

Handwritten text on a torn piece of paper, likely a library label, featuring the words "Literature" and "Bip." in a cursive script.

Bip. L. g. o. 126

L. g.
196

Bep.

M É L A N G E S

D E

DIFFERENTES PIÈCES

D E

LITTÉRATURE

EN VERS ET EN PROSE,

AVEC

L'HISTOIRE

DE MADemoiselle

DE CERNI,

Traduite de l'Allemand.

Par Monsieur L. P. L. C. R.



À CHAMBERI, & se trouve,

A LYON,

Chez J. B. REGUILLIAT, Imprimeur-
Libraire, place des Jacobins.

M. DCC. LXI.

AVEC PERMISSION.

W. A. A. E. C.

18

W. A. A. E. C.

18

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.

W. A. A. E. C.



QUESTIONS
ET RÉPONSES,
OU
DÉFINITIONS NOUVELLES.

PREMIERE QUESTION.



U'est-ce que la vie ?

Réponse.

C'est le passage épineux du néant à l'éternité.

II. QUESTION.

Qu'est-ce que la Religion ?

Réponse.

C'est le don de Dieu, la gloire des Saints, le soutien des Rois, & le salut des

A

(2)

hommes : révéree en Espagne , décorée en Italie , pratiquée en France & défigurée en Angleterre.

III. QUESTION.

Qu'est-ce que la Vertu ?

Réponse.

C'est le seul appanage réel de l'humanité.

IV. QUESTION.

Qu'est-ce que la Tentation ?

Réponse.

C'est le piège de l'enfer , la flèche du Démon , & la pierre de touche de la sainteté.

V. QUESTION.

Qu'est-ce que le Mariage ?

Réponse.

C'est un état respectable , gage assuré de la félicité du temps & de l'éternité , pour

(3)

les personnes qui en remplissent réciproquement & régulièrement les devoirs.

VI. QUESTION.

Qu'est-ce que la Bonté ?

Réponse.

C'est la fille du Ciel, la bienfaitrice de la terre, & la reine des vertus.

VII. QUESTION.

Qu'est-ce que la Beauté ?

Réponse.

C'est le basilic de la Sagesse.

VIII. QUESTION.

Qu'est-ce que l'humilité ?

Réponse.

C'est la plus juste idée que l'homme puisse avoir de soi-même ; le sentiment le plus conforme à la fragilité de son état.



IX. QUESTION.

Qu'est-ce qu'un Roi ?

Réponse.

C'est le plus heureux des hommes vivans , & le plus infortuné des mortels.

X. QUESTION.

Qu'est-ce qu'un Courtisan ?

Réponse.

C'est le finge de son maître.

XI. QUESTION.

Qu'est-ce qu'un Libertin ?

Réponse.

C'est le meilleur argument du systême de la Métempfycofe.

XII. QUESTION.

Qu'est-ce que la Folie ?

Réponse.

C'est le nuage de l'esprit , le tourbillon

des idées , le cahos de la mémoire , l'éclipse
du bon sens , la tempête du cœur , l'é-
cueil de la prudence & le naufrage de la
raison.

XIII. Q U E S T I O N.

Qu'est-ce que la Raison ?

Réponse.

La Raison est un astre pur ,
Mais éclipsé pour la Jeunesse ¹ ,
Une Aurore pour l'âge mur ² ,
Et le Soleil de la vieillesse.

¹ C'est une fâcheuse vérité , exprimée avec autant de
justesse que d'élégance , dans ces vers d'Horace.

*Imberbis juvenis , tandem custode remoto ,
Gaudet equis , canibusque & aprici gramine campi ;
Cereus in vitium flecti , monitoribus asper ,
Utilium tardus provisor , prodigus aris ,
Sublimis , cupidusque , & amata relinquere pernix.
(Horat. in Art. Poët.)*

² Toutes les passions réunies , pour tyranniser le cœur de
l'homme à cet âge , ne permettent pas encore à ses yeux agités
d'envifager ce bel astre dans toute sa splendeur.

„ Dans l'âge mur autre combat.
„ L'ambition le sollicite ;
„ Richesses , dignités , éclat ,
„ Soins de famille , tout l'agite. (Rousseau.)

XIV. QUESTION.

Qu'est-ce que la Haine ?

Réponse.

C'est l'Araignée des Passions.

XV. QUESTION.

Qu'est-ce que la Philosophie ?

Réponse.

C'est la vie de l'ame, la lumiere du génie, la science du cœur, & la volupté de la raison.

XVI. QUESTION.

Qu'est-ce que la Poésie ?

Réponse.

C'est le langage favori des Dieux, & des hommes qui leur ressemblent.



XVII. QUESTION.

Qu'est-ce que la Musique ?

Réponse.

C'est l'amusement léger du Philosophe
& l'occupation sérieuse du fainéant.

XVIII. QUESTION.

Qu'est-ce que la Danse ?

Réponse.

C'est l'agilité des pieds, l'attitude du
corps, la souplesse des jambes, la grace
des bras, la docilité des oreilles, la no-
blesse de la tête & le délice de la Jeu-
nesse.

XIX. QUESTION.

Qu'est-ce que la Justice ?

Réponse.

C'est le masque le plus courtois du bal
des passions.

XX. QUESTION.

*Qu'est-ce que l'Amour ?**Réponse.*

C'est la Tarentule du cœur & le Scorpion de l'ame.

XXI. QUESTION.

*Qu'est-ce que l'Ambition ?**Réponse.*

C'est la fille de l'Extravagance, la sœur de l'Orgueil & la mere de la Cruauté.

XXII. QUESTION.

*Qu'est-ce que la Générosité ?**Réponse.*

C'est la vertu la plus chérie des pauvres, & la plus odieuse aux riches.



XXIII. QUESTION.

Qu'est-ce que l'æconomie ?

Réponse.

C'est l'Hypocrisie des avares.

XXIV. QUESTION.

Qu'est-ce que l'Espérance ?

Réponse.

C'est un Océan sans rivage , une Mer sans fond , un Vaisseau sans gouvernail , dont le Capitaine , constant adorateur de la volage fortune , se repose sur Eole , du soin de régir la bouffole , & sur Borée , du travail d'enfler les voiles.

XXV. QUESTION.

Qu'est-ce que la Guerre ?

Réponse.

C'est une barbarie qui détruit le genre humain , & qui déshonore l'humanité.

B

XXVI. QUESTION.

*Qu'est-ce que la Gloire ?**Réponse.*

C'est un brillant nuage , une vapeur exquise , une ingénieuse chimere , une illusion chérie , fille du sommeil & de la vanité.

XXVII. QUESTION.

*Qu'est-ce qu'un Héros ?**Réponse.*

C'est celui , dont le cœur sincere , équitable & magnanime , connoît , chérit , & possède les plus éminentes vertus , sans prétendre à l'héroïsme.



XXVIII. Q U E S T I O N.

Qu'est-ce qu'un Batard ?

Réponse.

C'est la preuve phylique du péché originel.

XXIX. Q U E S T I O N.

Qu'est-ce qu'un Testament ?

C'est le dernier sceau de la réprobation des riches.

XXX. Q U E S T I O N.

Qu'est-ce que l'Or ?

Réponse.

C'est le Caducée de Mercure, la Lyre d'Apollon, le Marteau de Vulcain, le Flambeau de la Discorde, le Bouclier de Mars, la Rouë de la Fortune, la Balance de Thémis, la Massuë d'Hercule, le Trident de Neptune, la Foudre de Jupiter, le

Bandeau de l'Amour , la Ceinture de Vénus , la Tête de Méduse , la Statuë de Pigmalion & l'Idole de l'Univers.

XXXI. QUESTION.

Qu'est-ce que la Reconnoissance ?

Réponse.

C'est le Phoenix des sentimens.

XXXII. QUESTION.

Qu'est-ce que le Mérite ?

Réponse.

C'est une constante & invariable habitude de la pratique des vertus civiles & chrétiennes , une Citadelle inexpugnable , fondée sur la probité , & cimentée par l'amour de la Justice , contre la rébellion du crime , & le dérèglement des passions. ³.

³ *Turris fortitudinis à facie inimici. (David, Ps. 60. v. 4.)*

XXXIII. QUESTION.

Qu'est ce que la Prodigalité ?

Réponse.

C'est une erreur d'Arithmétique, source intarissable des pleurs de l'Arithméticien & de la joie de ses amis.

XXXIV. QUESTION.

Qu'est ce que l'Histoire ?

Réponse.

C'est la mémoire du passé, l'idée du présent & le jugement de l'avenir.

XXXV. QUESTION.

Qu'est-ce qu'un Joueur ?

Réponse.

C'est un composé de contraires : avare par inclination , généreux par distraction , rêveur par intérêt , dissipé par occasion ,

attristé par le malheur, égayé par la fortune. Il pâlit, il rougit, il rit, il jure, il plaifante, il se tait, il soupire; frappe du pied, se promene, leve les yeux au Ciel, part, revient, projette & change à tous momens d'idées, de maintien, de langage & de couleur; c'est le vrai Caméléon de l'humanité.

XXXVI. QUESTION.

Qu'est-ce qu'un Flatteur ?

Réponse.

C'est le Janus moderne, un Etre à deux visages : plus vous en aurez étudié les traits, plus ils seront prêts à vous échapper.

XXXVII. QUESTION.

Qu'est-ce qu'un Jaloux ?

Réponse.

C'est le plus souffrant des Martyrs, & le plus dangereux des insensés.

XXXVIII. QUESTION.

*Qu'est-ce qu'un Magistrat ?**Réponse.*

C'est le dépositaire des Loix, l'organe de la Justice, le flambeau de la vérité, le zèle du devoir, la prudence de l'autorité, la sagesse du gouvernement, le rempart du Thrône, l'ami du Souverain, le défenseur de l'Etat, le lien de la concorde, l'asyle de l'innocence, le centre des vertus, l'écueil du crime, le protecteur de l'Orphelin, l'honneur de l'humanité, le modèle du Citoyen & le Pere de la Patrie.

XXXIX. QUESTION.

*Qu'est-ce qu'un Ignorant ?**Réponse.*

C'est une ame sans aliment, une terre sans semence, un Ciel sans astres, une mer sans poissons, un arbre sans fruits, & un membre inutile de la société.

XL. QUESTION.

*Qu'est-ce qu'un Ingrat ?**Réponse.*

C'est un ingénieux Métaphysicien , qui suppose assez de délicatesse aux sentimens de ses bienfacteurs , pour se croire trop payé de leurs générosités , par le plaisir intérieur , attaché aux belles actions.

XLI. QUESTION.

*Qu'est-ce que la Peinture ?**Réponse.*

C'est l'ame de la toile , l'action de la couleur , la moralité du Pinceau , la société des Anciens , & la curiosité des Modernes.





LE
SONG E
DE

P H I L A N T H É S.



'Esprit rempli d'inquiétude,
Et livré par l'amour à tous les mouvemens
Que peut causer l'incertitude
Aux tendres & parfaits Amans,
Qui mettent en vain leur étude
A connoître le cœur d'un objet plein d'appas,
Insensible à notre martyre,
Qui peut nous haïr sans le dire,
Ou nous aimer, & ne le dire pas:
Rassuré par l'espoir dont celle que j'adore
Avoit paru vouloir flatter mon cœur,
Et cependant pénétré de douleur,
De n'avoir pu ravir encore

Cet aveu si délicieux ,
 Ce prix de tant de soins , ce mot si plein de charmes ,
 Qui seul eût pu tarir les larmes
 Qui couloient de mes tristes yeux.
 Couché sur le gazon dans un sombre bocage ,
 Où la solitude & l'ombrage
 Invitoient à goûter les douceurs du repos ;
 Les pavots de Morphée avoient calmé mes maux ,
 Lorsque d'un songe vain l'illusion funeste ,
 A mon ame attendrie , à mon cœur agité ,
 De l'espoir qui l'avoit flatté ,
 Dans les bras du sommeil vint enlever le reste.

Je crus voir le Fils de Vénus se présenter
 à moi , tel que je l'avois apperçu dans
 les yeux de Pseudophile , lançant d'une
 main sûre la flèche enchanteresse , dont la
 blessure a causé de si cruels tourmens à
 mon cœur. Un air aimable & gracieux
 m'attiroit vers lui ; je cédois à un pou-
 voir inconnu , dont je sentoie que la cause
 devoit être charmante.

„ Cesse de gémir (me dit le Dieu de
 „ Cythere) ne me reproche plus les maux
 „ que l'incertitude te cause : Philalétes , tu

„ vas bientôt connoître le cœur de celle que
„ tu fers. „

En même temps l'amour me prend la main, déploie ses aîles, & me fait traverser les airs. Un coteau escarpé s'oppose à notre course légère. Ce Dieu s'arrête ; je tombe doucement sur le penchant de la colline : il vole avec plus de rapidité ; déjà un long espace nous sépare ; je le perds de vue. L'étonnement ferme mon cœur à tous les mouvemens qui semblent devoir l'agiter : je demeure immobile, & la réflexion qui se mêle à la surprise, sert encore à l'augmenter.

Après avoir long-temps rêvé à ce qui vient de m'arriver, je cherche à découvrir quel peut être le lieu où je me trouve.

Sur le sommet du mont se présente à ma vue
Un Temple révééré, simple, majestueux,
Dont l'aspect me remplit d'un feu tumultueux,

D'un saint transport, d'une joie inconnue.
Le marbre plus que l'or brille de toutes parts,
La blancheur de l'ivoire éblouit mes regards :
Par un sentier étroit des mortels de tout âge,

Bravant des passions l'obstacle redouté ,
 S'empressent à l'envi de s'y faire un passage ,
 Par ces monstres affreux vivement contesté ,

Qui m'apprend que la vérité
 Des mortels en ce Temple attend le juste hommage :
 J'en conçois un espoir flatteur ;
 Et sens redoubler en mon cœur ,
 A cette Déesse fidelle ,
 L'amour & le respect que j'eus toujours pour elle.

Je me propose d'être du petit nombre
 des mortels vertueux dont les passions ne
 sont pas capables d'arrêter les pas. J'adresse
 mes vœux à la Déesse & cède au zèle qui
 me guide. La pente du coteau me mena-
 ce en vain d'une chute dangereuse. L'ob-
 stacle, que l'envie & l'ambition opposent
 au succès des mortels, ne peut ébranler
 ma résolution ; je m'approche avec con-
 fiance de la route qui conduit au temple ,
 & je m'applaudis de n'avoir point à crain-
 dre les combats que la haine & l'avarice
 livrent à ceux qu'elles font trop sûres de
 vaincre.

Je traverse la foule ; j'arrive enfin à l'en-

droit où ces horribles Divinités remportent de si détestables victoires. Mais quel objet me frappe ! L'amour que l'éloignement & le désordre m'avoient caché , se présente à moi , non tel que je venois de le voir avec cet air charmant qui sembloit me promettre un sort délicieux , mais tel qu'il se montre quand il veut asservir un cœur du premier regard. La Majesté brille sur son front : chacun des traits qu'il lance , fait une blessure profonde : tout cède au terrible pouvoir de ses yeux. Fuis , me dit-il ,

„ Philalètes , crois-tu trouver la vérité

„ Propice encor à ta tendresse ?

„ Ce n'est point à cette Déesse

„ Que doit avoir recours un amant agité :

„ Fuis : ce n'est plus le temps où la sincérité

„ Unie à la délicatesse

„ Assuroit la félicité.

Je me sens aussitôt repousser par une main invisible ; je tombe , & roule au fond du précipice : avant d'avoir connu ma chu-

te , glacé d'effroi , mon cœur s'ouvre encore à l'espérance ; je me rappelle les dernières paroles de mon vainqueur ; je sens diminuer mon zèle pour la vérité : je me flatte de trouver quelque'autre Divinité plus favorable à mes vœux. Un Temple magnifique s'offre à mes regards : je demande à quel Dieu il est consacré ; un jeune homme dont la chute a précédé la mienne , m'apprend que Mercure est le Dieu qu'on y révère. ⁴

„ Vous avez vu , ajouta-t-il , avec quel
 „ succès les passions interdisent aux mor-
 „ tels la route épineuse , qui conduit au
 „ Temple de la vérité. Ces implacables
 „ furies nous précipitent ici par cent rou-
 „ tes , dont chacune conduit à une porte
 „ du Temple du Dieu de l'illusion : à pei-
 „ ne ces routes suffisent - elles aux mortels
 „ infortunés dont les passions triomphent ;
 „ & la pente en est si rapide que l'obsta-

4. Mercure étoit Fils de Jupiter & de la Nymphé Maïa , fille d'Atlas & de Pléionne.

„ cle qui nous éloigne de la vérité nous
 „ renverse au même instant dans ce séjour
 „ de fraude & d'artifice. §. „

Malgré l'horreur que j'avois toujours eue pour le mensonge, je m'apperçus que mon cœur cédoit à une joie secrète, dont je reconnus bientôt la cause. Je crus toucher au moment fortuné qui devoit m'annoncer ma victoire. Les conseils de l'amour, sembloient autoriser un espoir si flatteur; mon imagination plus prodigue que jamais, m'exagera dans ce moment tout l'éclat des charmes de Pseudophile, & redoubla ma passion pour elle. Je ne balançai plus, & mes tendres desirs me guiderent dans le Temple.

Je sentis mes pas chanceler, en entrant dans ce fatal séjour: un foible rayon de lumière, que la vérité vint porter dans mon ame, y combattit un instant mes coupables

§. *Fraudis, furumque magister Mercurius.*

„ Et laissant là mercure & toutes ses malices,
 „ Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

(*Regnier, Sat. 9.*)

vœux. Ma sincérité naturelle s'opposoit à une démarche si contraire à la vertu , & la délicatesse de mes sentimens pour Pseudophile augmentoit encore la peine que je ressentois d'avoir recours au Dieu du mensonge , pour lire dans son cœur. L'incertitude même du succès de ma demande ébranloit ma résolution.

Falloit-il être si coupable ,
 Sans être sûr de devenir heureux ?
 Ou falloit il , pour être vertueux ,
 Refuser le secours d'un Dieu si favorable ?

Cependant mes pas incertains m'avoient fait pénétrer plus avant dans le Temple , & pour tout fruit de mes remords , je m'apperçus que je m'étois approché davantage du Dieu qu'ils me pressoient de fuir. Vains troubles , qui mettez sans cesse nos cœurs à la gêne ! Pourquoi nous faire connoître les charmes de la vertu , & la noirceur du crime , si vous n'êtes pas capables de nous retenir sur la pente au mal ,
 qui

qui nous entraîne , & de nous élever à la vertu que nous devons suivre ?

Après m'être long-temps occupé de ces cruelles pensées , résolu de n'écouter plus que ma passion , j'ouvre les yeux , & vois avec admiration la pompe somptueuse du Temple , où je porte mes hommages. Jamais un si brillant spectacle , n'a frappé mes regards : tout ce qui se peut imaginer de plus séduisant s'y trouve réuni , avec la plus curieuse abondance. Les métaux les plus précieux , prodigués dans cet incomparable édifice , en font moins admirer la structure , que l'art qui en relève le prix. L'assemblage immense des plus rares & des plus brillantes pierreries , y éblouit les regards ; les plus délicieuses odeurs , parfument l'air qu'on y respire ; mille concerts harmonieux , y enchantent les oreilles attendries : tout y flatte , tout y satisfait les sens , & la profusion rend la symétrie inutile.

Tant de merveilles , n'approchent point

D

encore des charmes des Prêtresses , qui sacrifient au Dieu qu'on adore dans ce Temple. Chaque belle y paroît elle-même une Divinité puissante , souveraine du sort des foibles humains. Les graces donnent un nouveau prix à la beauté ; l'espérance augmente la vivacité des desirs qu'elle fait naître : le respect qu'elle inspire , rend sa faveur plus précieuse : la volupté qui lui sert de guide , sème les fleurs qui naissent sous ses pas , & que les amours s'empres- sent de cueillir.

Mes yeux qui ne pouvoient suffire à des objets si dangereux pour un cœur sensible , cherchoient envain parmi tant de beautés celle dont le mien s'occupoit sans cesse. Je m'applaudissois à regret du bonheur de ne la point voir dans ce séjour , où la ruse & l'imposture n'admettent point une amante sincère , & l'impatience de la rejoindre , qui rendoit son image plus présente à mon ame , diminuoit l'admiration qu'un si beau spectacle m'avoit d'abord causé.

Déjà l'amour me reprochoit les momens
 que mes yeux avoient donnés à la surprise.
 Mon cœur uniquement occupé de l'espoir
 qui m'avoit conduit dans ce Temple, pré-
 cipitoit mes pas vers l'Autel, où le Dieu
 recevoit les sacrifices de ses Adorateurs,
 lorsqu'une femme voilée m'arrête, & m'a-
 dresse ces paroles. „ Où courez vous, Phila-
 „ lètes ? C'est à moi à vous conduire vers
 „ la Divinité, chargée de répondre aux
 „ vœux des amans : suivez-moi, vous allez
 „ apprendre d'elle, quel sort Pseudophile,
 „ réserve à votre amour. „

Etonné de ce discours, je suis les pas
 de cet inconnue : elle me fait passer par
 des détours secrets, & me conduit dans une
 galerie, où la peinture étale ses plus riches
 trésors. „ Demeurez-ici, me dit-elle, ces
 „ monumens de la gloire du Dieu du men-
 „ songe, occuperont vos regards, tandis
 „ que je préparerai la Déesse à répondre
 „ à vos vœux. „

A ces mots elle me quitte, & la surprise

que cette aventure me cause , ne permet pas à mon imagination d'en présager la suite. Je parcours les innombrables chefs - d'œuvres , que cette galerie solitaire offre à mes yeux.

L'Inconnue ne tarda pas à venir m'avertir , que la Déesse étoit prête à me recevoir. Un trouble confus s'empara de mon esprit en ce moment : quelques mots entrecoupés voulurent marquer ma reconnoissance à cette officieuse inconnue ; mon silence fut plus éloquent. Elle me conduisit par une route obscure ; après avoir marché long-temps , nous nous trouvâmes dans un antre affreux , où l'on respiroit une épaisse fumée. A travers ces nuages empoisonnés , j'apperçus à la lueur de quelques flambeaux , une horrible Divinité , que les nouveaux mouvemens de mon cœur me firent reconnoître pour la Jalouſie. Ses mains teintes de sang rendent la pâleur de son teint plus livide & plus formidable. Les serpens qui sifflent sur sa tête troublent seuls le

silence effrayant de ce ténébreux séjour. L'Amour & la haine partagent ses regards troublés : les dangereux soupçons qui lui servent de guide inspirent à ce monstre les noirs projets que la vengeance s'apprête d'exécuter. Tant d'horreurs me rendent immobile. „ Tu pâlis, me dit la Jalousie d'une „ voix terrible, il n'est pas temps encore „ de t'ébranler ; prépare-toi à soutenir une „ épreuve plus cruelle. „

Tout mon sang à ces mots se glace dans mes veines ;
 L'horreur , qui m'a ravi l'usage de mes sens ,
 Rend pour fuir de ces lieux mes efforts impuissans ,
 Ma raison & mes forces vaines.

Les funestes impressions que la Jalousie vient de faire dans mon ame, la livrent à de nouveaux tourmens, que l'espoir d'un destin plus doux ne m'avoit jamais permis d'envifager. L'erreur qui m'avoit guidé dans cet antre, soutient mes pas incertains & tremblans. Les soupçons inquiets nous accompagnent, & les sombres chagrins nous

raménent dans le Temple. Pseudophile est le premier objet qui s'y présente à ma vue. Justes Dieux ! témoins de mon crime, pouviez-vous m'en punir par un spectacle plus funeste ? La Perfide , au mépris de mon amour , assure le bonheur d'un autre. Mon rival à ses genoux attendrit par ses larmes l'Ingrate qui refusoit d'écouter mes soupirs. Elle le relève avec la tendresse la plus passionnée , elle essuie ses pleurs , elle leur défend de couler , elle lui abandonne une main charmante , elle lui jure une fidélité éternelle , elle me sacrifie. La rage conduit mon bras : un poignard va percer le sein de mon heureux rival. Tout disparoît. Mon réveil dissipe l'illusion. Je cherche mon ennemi. Vaine fureur ! je ne puis me venger que sur des arbres insensibles , dont l'ombrage m'a invité au sommeil. J'atteste les Dieux , que je vais oublier pour toujours la beauté que je soupçonne capable de la trahison , qu'un songe vient de me peindre. Une réflexion plus

favorable me rend aussitôt parjure. Mon cœur passe mille fois en un moment de la haine à la tendresse , & de la tendresse au mépris. ⁶. Je cherche en vain à bannir les injurieux soupçons que m'inspire l'incertitude où me laisse Pseudophile. Vainement je la fuis : son absence me fait languir , ses graces me rappellent , & ses rigueurs augmentent mes peines. Je puise dans ses yeux un venin fatal à ma vie , & je ne puis vivre éloigné d'elle. Tout conspire pour mon supplice ; je m'ignore moi-même , & je ne fais plus ce que je veux. ⁷. Favorable indifférence , qui laissiez régner la paix dans mon ame , pourquoi ne m'avez-vous pas fait connoître alors tout le prix de vos charmes ! Cruel amour , qui me réduis à chérir ta chaîne , que n'inspire-tu

*6 Luctantur , pectusque leve in contraria tendunt ,
Hac amor , hac odium. (Ovid. lib. 3. Eleg. 11.)*

*7 Nequitiam fugio , fugientem forma reducit.
Aversor morum crimina , corpus amo.
Sic ego nec sine te , nec tecum vivere possum ,
Et videor voti , nescius esse mei. (Ovid. ibid.)*

à Pseudophile les mêmes sentimens en ma faveur ! Vérité que j'adore , que n'éclairerez-vous mon cœur ! Faut-il employer les feintes & les artifices que la Jalousie me suggère , pour connoître celui de Pseudophile ? Faut-il cesser d'être sincere , pour obtenir un tendre aveu de la beauté qui m'enchanté ?





HISTOIRE
 DE MADemoisELLE
ID JE C JE R N T,
 OU
AIMER
 SANS AVOIR VU.

NOUVELLE ALLEMANDE.



L y avoit peu d'années que la Paix rendue à l'Europe par des traités entre les plus grands Princes , avoit déterminé le Comte de Cerni à demander à l'Empereur la permission de se retirer du service de sa Majesté Impé-
 E

riale , pour retourner en Italie , où l'état des affaires de sa Maison exigeoit qu'il se rendît après une absence de plusieurs années.

Ce Monarque touché des raisons pressantes que le Comte de Cerni lui avoit alléguées pour obtenir cette grace , ne l'a lui avoit accordée qu'à regret , & à condition que la Comtesse son épouse demeureroit toujours à la Cour de Vienne , pour y continuer ses fonctions de Dame du Palais de l'Impératrice. Les présens magnifiques & les honneurs que le Comte reçut alors des mains mêmes de leurs Majestés Impériales , lui avoient paru un foible dédommagement du sacrifice que l'Empereur venoit d'exiger de lui , en le séparant pour un temps illimité d'une épouse qui lui étoit chère ; mais le ressouvenir des graces que la Maison d'Autriche avoit répandues sur la sienne , ne lui ayant pas laissé la liberté du choix , il avoit été obligé de se retirer seul en Italie , & d'y attendre du temps & des cir-

constances les occasions de se réunir à Madame la Comtesse de Cerni.

Son premier soin en arrivant dans sa patrie avoit été d'aller voir la Marquise de Ferrantino , mere de la Comtesse son épouse, & de la remercier de tous les soins que cette illustre & pieuse Dame avoit eu la bonté de prendre de l'enfance & de l'éducation de la jeune Comtesse de Cerni. Cette aimable enfant n'avoit pas encore neuf ans , quand la Marquise de Ferrantino la remit entre les mains du Comte , qui , dès ce moment s'étoit fait un plaisir de cultiver cette jeune plante & de la voir s'embellir de jour en jour , des graces du corps & de l'esprit. Il avoit chargé Béatrix , femme bien née & prudente , de veiller à la conduite de sa fille ; de cultiver sa mémoire & de lui donner les premiers principes de Religion & de politesse. Mlle. de Cerni avoit aussi des Maîtres de danse & de musique ; mais ce Pere tendre s'étoit réservé le soin de lui enseigner lui-même

les sciences capables d'élever son esprit aux idées sublimes & de former son cœur. Il ne l'instruisoit point par des leçons suivies & fatigantes ; mais sous prétexte de promenades & de conversations agréables , il lui racontoit souvent des traits de la fable & de l'histoire qu'il accompagnoit toujours de quelques remarques curieuses & intéressantes. Il lui présentoit peu de jours après les mêmes événemens sous un autre point de vue , par le récit ou par la lecture de quelque poëme épique ou dramatique tiré des mêmes sujets , dont il l'avoit entretenue quelques jours auparavant ; souvent il lui faisoit réciter des vers & la faisoit chanter en compagnie pour lui donner de la hardiesse : comme elle avoit du goût & des graces , il lui témoignoit devant l'assemblée , beaucoup de satisfaction , des louanges qu'elle s'attiroit & ne la reprenoit jamais qu'en particulier & avec toute la douceur possible.

Mademoiselle de Cerni de son côté s'efforçoit de se rendre digne des bontés de

son pere. Enchanté du succès de ses soins , il avoit gagné toute la confiance de sa fille ; l'esprit & la beauté augmentoient à mesure qu'elle avançoit en âge : il lui demandoit quelquefois ce qui la touchoit le plus dans le monde ; c'est , disoit-elle , mon cher pere , l'espérance de devenir assez parfaite pour mériter l'honneur d'être votre fille chérie , & de porter votre nom ; mais , ajouta le Comte , un jour qu'elle lui avoit paru un peu plus sérieuse que de coutume , si vous aviez un souhait , à faire dites-moi , ma chere fille , quel en seroit l'objet ? Ah ! mon cher pere , répondit-elle , pouvez vous me le demander ? Ai-je d'autres vœux à former que les vôtres ! Et si vous étiez parfaitement content , me resteroit-il quelque chose à desirer ? En disant ces derniers mots , Mademoiselle de Cerni poussa un soupir , le Comte l'entendit & voulant connoître à fond le cœur de sa fille : je suis charmé , ajouta-t-il de voir que ma satisfaction vous touche : mais achevez , répon-

dez-moi naturellement : si vous n'aviez qu'à souhaiter pour être satisfaite , que desireriez-vous ? Ce seroit , repliqua-t-elle d'embrasser en ce moment celle que vous aimez si parfaitement & que je n'ai jamais eu le bonheur de voir. Ah ! ma chere fille , s'écria le Comte , que vous me charmez par des sentimens si tendres & si satisfaisans pour ceux à qui vous devez le jour. Oui vous venez de vous montrer digne d'être ma fille chérie , & le souhait dont vous venez de me faire part, mérite bien la récompense que vous desirez ; soyez certaine que vous verrez bientôt cette mere , dont les embrassemens vous seroient si doux , & dont la trop longue absence m'a déjà tant coûté.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que causa cette promesse à Mademoiselle de Cerni , qui en marqua sa reconnoissance au Comte , en termes si soumis & si respectueux , qu'il en fut extrêmement touché. Il mit ordre avec le plus de diligence qu'il lui fut possible , à quelques affaires qui lui

restoient encore à finir en Italie , & quinze jours après il fut en état de retourner en Allemagne.

La surveillance du jour pris pour le départ, Mademoiselle de Cerni s'entretenant avec Béatrix , lui avoit ouvert son cœur , sur le regret qu'elle avoit de quitter l'Italie , sans avoir pu se rendre auprès de la Marquise de Ferrantino , pour lui témoigner toute la sensibilité qu'elle conservoit des soins que cette Dame avoit bien voulu prendre d'elle ; mais Béatrix qui entroit parfaitement dans les vues du Comte avoit fait semblant de ne point approuver , que la joie que Mademoiselle sa fille devoit avoir d'aller embrasser pour la première fois celle qui lui avoit donné la vie , fût mêlée d'aucune amertume. Mademoiselle de Cerni naturellement sensible , mais d'une humeur douce & complaisante , n'avoit osé contrarier les sentimens de Béatrix , & craignant d'ailleurs que la confidence de ce qui se passoit en elle , n'eût pu faire quelque peine à un pere

qu'elle n'auroit pas voulu risquer d'affliger pour toutes choses au monde , cette aimable fille avoit dévoré ses soupirs en secret & pris un soin extrême de cacher au Comte les combats que lui coûtoit une discrétion dont elle n'étoit pas dans l'habitude de faire usage avec lui. Mais Béatrix qui n'avoit voulu qu'éprouver sa jeune maîtresse , en feignant de ne pas approuver ses empressements pour sa bienfaitrice , en avoit secrètement instruit le Comte , qui sans rien témoigner à sa fille , avoit donné ordre à ses gens de prendre d'abord au lieu du grand chemin d'Allemagne , celui du château de la Marquise.

Quelle fut la surprise de Mademoiselle de Cerni quand à l'aspect de l'avenue de ce Château , elle put soupçonner que les objets qui se présentoient à ses yeux étoient les mêmes qu'elle avoit vus six ans auparavant ! Son trouble augmentant à mesure qu'elle se confirmoit dans cette idée , ne put se cacher plus long-temps ; & cédant
au

au desir d'éclaircir un doute si flatteur : ah ! mon cher pere , dit - elle , où sommes nous ? Si je ne me trompe c'est le Château de ma bonne Maman que j'apperçois au bout de cette avenue : c'est lui-même , ma chere fille , répondit le Comte en l'embrassant , vous ne vous trompez point , & vous pouvez juger du plaisir que j'ai à vous le dire , par celui que vous avez de vous retrouver ici. La joie de Mademoiselle de Cerni étoit trop grande pour lui laisser la force de s'expliquer : & ferrant ou baisant les mains du Comte , elle lui marqua mieux sa reconnoissance qu'elle n'auroit pu faire par les termes les plus expressifs. Arrivés au Château ; pardon , dit-elle , mon cher pere , excusez mon impatience ; & ne faisant qu'un saut du carrosse à l'appartement de la Marquise , elle fut se jeter dans ses bras , avec tant de précipitation , que cette Dame en demeura immobile & ne put prononcer que ces mots : Ah Ciel ! c'est ma chere

enfant, elles se tinrent étroitement embrassées jusqu'à l'arrivée du Comte & de Béatrix. La Marquise les reçut avec toutes les marques de la plus parfaite satisfaction ; elle remercia plusieurs fois M. de Cerni du plaisir qu'il lui faisoit de la venir voir dans sa solitude & de lui amener sa chere enfant. Elle ne pouvoit se lasser de la voir, de la caresser, & de lui faire mille questions obligeantes auxquelles la jeune Comtesse répondoit avec toute la modestie possible.

La Marquise fit embellir à cette occasion tous les appartemens du Château : les peintures des plus grands Maîtres d'Italie, & l'or des sculptures les plus soignées réfléchirent dans des glaces éclairées par des lustres de cristal de roche. Le souper fut exquis sans profusion, & la Marquise y chanta la premiere pour encourager son Gendre & sa Fille qui s'en acquitterent tous deux si bien qu'elle les engagea à tenir leur partie dans un concert qu'elle devoit

donner le lendemain , à l'occasion du mariage du Baron d'Austerlitz , ancien Officier Allemand , avec la Comtesse d'Ardona.

Cette aimable veuve , née en France d'une famille plus illustre qu'opulente , étoit devenue fort chère à Madame de Ferrantino , par la maniere dont elle avoit vécu avec le jeune Comte d'Ardona , Seigneur Napolitain , Neveu de la Marquise.

Le Comte de Cerni & la jeune Comtesse sa fille furent charmés de profiter d'une occasion de donner à cette tendre mere des marques de leur reconnoissance & de leur respect pour elle & pour les personnes qui avoient l'honneur de lui être alliées , ils lui promirent tout ce qu'elle voulut :

Et tous les deux munis d'un rolle d'Opéra ,
Le souper achevé chacun se retira
Dans un appartement tranquille & solitaire ,
Pour payer à Morphée un tribut nécessaire.

Le lendemain , dès que Mademoiselle

de Cerni fut éveillée, elle s'habilla le plus diligemment qu'il lui fut possible, & voulut se parer d'une robe de moire blanche & argent, que M. son pere lui avoit fait faire pour paroître à la Cour de Vienne. Aussitôt qu'elle fut habillée, elle courut à son appartement; & ayant appris qu'il étoit parti, elle se rendit du même pas à celui de la Marquise, qu'elle trouva levée & prenant son chocolat.

Madame de Ferrantino fut enchantée de Mademoiselle de Cerni dans cette parure: elle avoit les yeux bleus & touchans, la peau fine, & d'une blancheur à éblouir; le teint animé & d'un coloris admirable; sa taille étoit élevée & bien prise, sa tête petite & placée à merveille: elle avoit la bouche un peu grande, mais ornée de fort belles dents, les levres bien bordées, & plus vermeilles que le corail; le nez parfaitement beau, les sourcils en arcade; les cheveux chatains d'une finesse extrême, & les plus jolies mains du monde.

Vous êtes très-bien , ma chere fille , dit la Marquise , mais il manque quelque chose à votre coëffure que j'y veux ajouter.

Madame de Ferrantino se fit alors apporter un petit coffre d'écaille garni de vermeil , où étoit une aigrette de diamans qu'elle voulut placer elle-même ; elle tira ensuite du même coffre son portrait entouré de rubis & monté en brasselet qu'elle noua aux bras de Mademoiselle de Cerni en lui disant , ma chere fille , je vous prie de conserver , toute votre vie ces ornemens pour vous souvenir de moi ; regardez-les moins comme des parures du corps , destinées à vous faire briller , que comme des monumens de mon amitié , propres à vous remettre tous les jours devant les yeux l'éclat des vertus dont votre ame doit être embellie à l'exemple des Ayeux qui vous les ont transmises avec une illustre origine ; car les avantages d'une grande naissance , qui nous mettent plus en vue , ne doivent être envisagés , que comme un motif pressant de

nous rendre plus dignes de servir de modèle à nos descendans & d'appui à nos inférieurs.

Mademoiselle de Cerni pénétrée des bontés de la Marquise , en accepta les marques avec soumission & lui promit de garder aussi fidèlement les loix qu'elle prescrivait à son cœur , que les précieux gages de sa tendresse. Monsieur de Cerni qui avoit été faire un tour dans le parc arriva dans ce moment , & bien étonné de voir sa fille si brillante , demanda en badinant à la Marquise , si ce n'étoit point là Madame la Comtesse d'Ar dona ; oui , répondit la Marquise sur le même ton. C'est même , s'il vous plaît , Madame la Baronne d'Austerlitz.

Tandis qu'ils continuoient à plaisanter de la sorte , on annonça la véritable Baronne d'Austerlitz , son nouvel Epoux & plusieurs Seigneurs & Dames du voisinage. La Marquise de Ferrantino qui n'étoit point encore habillée , pria son gendre &

la fille d'aller recevoir la compagnie, & de la faire passer dans le grand salon. L'un & l'autre firent parfaitement les honneurs du Château, & tout le monde fut enchanté des graces & de la politesse de Mademoiselle de Cerni ; la nouvelle mariée fut charmée de trouver dans une proche parente du feu Comte d'Ar dona qu'elle avoit aimé éperdûment, une ressemblance, & des égards qui lui rappelloient ceux que ce cher Epoux avoit toujours eu pour elle, & conçut dès ce moment pour Mademoiselle de Cerni les premiers sentimens d'une amitié mutuelle.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de la Marquise de Ferrantino, qui fit galamment ses excuses de n'avoir pu paroître d'abord, ayant été prévenue dans la satisfaction qu'elle recevoit par la prompte arrivée de toute la Compagnie. Elle embrassa Madame la Baronne d'Austerlitz, & toutes deux cachèrent quelques larmes qu'elles ne purent s'empêcher de

donner au souvenir du feu Comte d'Ardona Fils du Frere unique de la Marquise de Ferrantino ; cette Dame remit à un autre moment à lui demander des nouvelles du jeune Marquis d'Ardona , fils de la Baronne d'Austerlitz pour féliciter le Baron de son choix , & le remercier de l'honneur qu'il avoit fait à toute sa famille par son alliance , avec la veuve du Comte d'Ardona , le priant de vouloir bien servir de pere au jeune Marquis , son petit neveu qu'elle aimoit tendrement.

Le Baron d'Austerlitz répondit à la Marquise avec tous les égards dûs à une Dame de sa qualité & de son mérite. Il ajouta qu'il seroit trop heureux de pouvoir lui donner des preuves de ses sentimens pour elle dans la personne de son petit neveu , & qu'il presseroit le plus qu'il pourroit son retour de France , où il étoit allé faire ses exercices sous les yeux de la famille de Madame sa mere , pour lui donner plutôt des preuves de l'attachement qu'il

qu'il lui avoit voué , en épousant la Comtesse d'Ar dona , & dont les bontés que Madame de Ferrantino vouloit bien avoir pour lui , & pour Madame d'Austerlitz , referroient encore les nœuds.

Après ces premieres politesses la Marquise gracieusa beaucoup la Compagnie , l'invita à se livrer à la joie qu'inspiroit le motif qui lui procuroit l'honneur de la recevoir chez elle. On servit : le repas fut somptueux : la Marquise en fit tous les honneurs avec le Comte de Cerni , & Mademoiselle sa fille qui ne parut pas plus embarrassée que si elle eût été accoutumée à figurer dans une si grande Compagnie.

Madame la Baronne d'Austerlitz contribua beaucoup de son côté par l'enjouement & la finesse de son esprit à la gaieté de tous les conviés : Le Baron qui l'aimoit passionnément étoit au comble de ses vœux , & n'avoit des yeux que pour elle : Ce Seigneur avoit beaucoup d'esprit & de sa-

voir vivre , & son âge un peu avancé , ne l'empêchoit pas d'être de la meilleure humeur : on s'anima beaucoup sur la fin du repas ; & sans sortir de la décence & du respect dû aux Dames , la conversation devint brillante & très-joyeuse. Après les liqueurs , & le café , on descendit au jardin , où Mademoiselle de Cerni accompagna la nouvelle mariée.

Ce fut là que le rapport d'humeur qui étoit entr'elles commença à les intéresser d'une manière plus intime , l'une pour l'autre : Mademoiselle de Cerni s'étendit beaucoup sur la tendresse infinie que M. son Pere avoit pour elle , & sur l'agréable surprise qu'il lui avoit procurée par leur arrivée au Château de la Marquise de Ferrantino. La Baronne de son côté toute occupée de son cher Fils faisoit l'occasion de la parenté qui étoit entre le jeune Marquis d'Ar dona & Mademoiselle de Cerni , pour épancher son cœur sur la peine qu'elle ressentoit de s'être trouvée contrainte,

à cause du peu de fortune dont elle jouissoit depuis son veuvage , de quitter un nom qui lui étoit si cher , pour prendre celui d'Austerlitz.

De tous les avantages que les aimables personnes du sexe ont sur l'autre partie de l'humanité, il n'en est aucun qu'elles possèdent à un degré aussi éminent que le talent de peindre vivement leurs pensées , & de rendre les objets qui les occupent , pour ainsi dire , présents à ceux qu'elles en entretiennent. Cette tendre mere fit à la jeune Comtesse une peinture si gracieuse & si intéressante de la figure & du caractère de son cousin que Mademoiselle de Cerni en fut véritablement touchée & ne put s'empêcher de dire à Madame d'Austerlitz qu'elle étoit trop séduisante , & qu'il n'y avoit pas moyen de s'empêcher de prendre autant de part qu'elle même , aux choses dont elle étoit affectée ; qu'il n'étoit pas bien à elle de lui faire acheter si cher la douceur infinie

du plaisir qu'on ressentoit à la voir , & qu'une volupté si parfaite auroit bien dû n'être mêlée d'aucun regret capable d'en détourner l'attention.

Il ne faut pas , ma chere Cousine , répondit la Baronne en souriant , que vous me reprochiez de vous avoir intéressée pour un fils que j'aime ; l'honneur qu'il a de vous appartenir , vous autorise à lui savoir bon gré d'avoir du mérite pour se rendre plus digne du sang dont vous sortez tous deux ; si je puis me flatter que l'amitié que vous m'avez d'abord inspirée obtienne le retour que je desire , soyez sûre que vous ne m'en pourrez jamais donner une marque aussi précieuse que celle de vouloir bien y faire participer ce fils , dont l'absence me touche si sensiblement.

Dans ce moment Madame de Ferrantino s'approcha d'elles , & leur proposa de venir répéter la partie qu'elles avoient à chanter au Concert que l'on alloit bientôt commencer : Madame d'Austerlitz & Ma-

demoiselle de Cerni reprirent aussitôt le chemin du Château avec la Marquise qui fit signe au Comte d'avertir les personnes qui se promenoient dans le jardin , & qui devoient chanter , ou jouer de quelque instrument.

Tout le reste de la compagnie suivit bientôt après ; le concert commença ; les voix & la symphonie firent également plaisir , & la Marquise en parut bien contente. Les nouveaux mariés lui firent beaucoup de remerciemens de cette galanterie , & de la bonne réception qu'elle leur avoit faite. Quoiqu'il fût déjà fort tard , ils prièrent Madame de Ferrantino de trouver bon qu'ils prissent congé d'elle , & malgré les instances qu'elle fit pour les retenir , toute la compagnie que Mr. & Madame d'Austerlitz avoient amenée , reprit avec eux la route de leur Château.

Mademoiselle de Cerni n'avoit pu voir partir la Baronne d'Austerlitz sans être sensible à une si prompte séparation ; la

peine que la jeune Comtesse en avoit ressentie n'avoit pu être diminuée que par la promesse mutuelle que ces deux nouvelles amies s'étoient faite d'entretenir ensemble un commerce de lettres ; cette consolation paroissoit suffisante à Mademoiselle de Cerni par l'espérance que quelque occasion de se rapprocher de la Baronne pourroit assez facilement se rencontrer ; mais un sentiment confus qu'il ne lui étoit pas possible de démêler , lui rappelloit souvent la conversation qu'elles avoient eue ensemble au sujet du jeune Marquis d'Ar dona ; ce souvenir la faisoit quelquefois tomber dans une rêverie qu'elle attribuoit à un mouvement de curiosité naturelle à une personne de son âge ; heureusement les devoirs qu'elle avoit à rendre à Monsieur son Pere & à Madame de Ferrantino , faisoient diversion à ses idées , & la jeune Comtesse cherchoit elle-même à les dissiper parce que le plaisir qu'elles lui procuroient étoit mêlé d'un certain trou-

ble que sa vivacité l'empêchoit de supporter sans impatience.

Enfin Madame de Ferrantino pressée par Monsieur de Cerni , après avoir retardé le plus qu'il lui fut possible la continuation de son voyage fut obligée de consentir à le voir partir , avec la jeune Comtesse que l'esprit & les sentimens , qu'elle avoit eu le loisir de remarquer en elle lui avoient rendue encore plus chere : il en coûta beaucoup à l'une & à l'autre pour se séparer , & elles ne purent adoucir la rigueur du moment fatal du départ , que par mille tendres embrassemens & par beaucoup de larmes.

Le printemps avançoit ; les chemins étoient déjà assez beaux , Monsieur de Cerni prenoit tous les soins possibles pour faire éviter à la jeune Comtesse une partie des fatigues d'un si long voyage ; ils marchaient à petites journées & s'arrêtoient dans les villes qui méritoient d'être vues à loisir ; rien n'échappoit à leur curiosité :

le Comte prenoit occasion de tout ce qu'il avoit trouvé de remarquable pour orner l'esprit de Mademoiselle sa fille de mille connoissances utiles & agréables.

Ils approchoient enfin du terme de leur voyage, & n'étoient pas à douze lieues de Vienne, lorsqu'un cavalier bien fait, & superbement monté, s'approche avec autant de politesse que de vivacité de la portiere du carrosse, & demande s'il n'a pas l'honneur de parler à Monsieur le Comte de Cerni : c'est moi même, Monsieur, répond le Comte en faisant arrêter ; puis - je sçavoir ce qui vous engage à me faire cette question ? C'est, Monsieur répond le cavalier l'empressement que j'ai d'exécuter les ordres que j'ai reçus de la Baronne de Neufbourg, ma mere, de vous prier de sa part de lui faire l'honneur de venir vous reposer à son château que vous voyez assez près d'ici, & où elle s'est rendue depuis peu de jours, à dessein de vous y recevoir, avec Mademoiselle.

M.

Monfieur de Cerni qui avoit fait plusieurs campagnes avec feu Monfieur le Baron de Neufbourg parut fort fenfible à cette offre obligeante , & témoigna à ce jeune Seigneur la joie qu'il avoit d'être redevable à l'attention & à la politeffe de Madame de Neufbourg , de l'honneur de faire connoiffance avec lui ; ils prirent auffitôt enfemble le chemin du château.

Dès que Monfieur le Comte de Cerni parut , Madame de Neufbourg qui attendoit dans un vestibule , vint précipitamment au devant de lui pour le recevoir ; mais quelle fut fa furprife , & celle de Mademoifelle fa fille , quand une Dame d'une grande beauté , qui étoit avec la Baronne s'approchant vivement du Comte l'embraffa avec tranfport , & lui donna les noms les plus tendres : cet accueil & l'excès de la joie qui perçoit à travers l'étonnement du Comte , fit connoître à l'inftant à la jeune Comteffe ce qui en étoit la caufe ; elle fe jetta aux genoux

de sa mere qu'elle tenoit étroitement embrassés ; que faites-vous ma chere fille , dit la Comtesse de Cerni , je souffre trop à vous voir dans cette posture ; les marques de votre respect me privent de celles de votre amitié. En même temps la Comtesse se baissa pour la relever , & la serrant entre ses bras , lui donna les témoignages les plus sensibles du plaisir qu'elle avoit à la voir. La Baronne de Neufbourg embrassa à son tour Mademoiselle de Cerni & la prenant par la main , fit entrer la Compagnie dans le salon prochain du vestibule.

Après les premiers complimens la conversation roula quelque temps sur la valeur & les services de feu Monsieur le Baron de Neufbourg & sur les liaisons que Monsieur de Cerni avoit eues autrefois avec ce Seigneur. La Baronne extrêmement polie & spirituelle , saisit cette occasion de présenter son fils au Comte , & de lui demander pour le jeune Baron

une partie des bontés dont il avoit honoré son pere : Monsieur de Cerni gracieux sa beaucoup Monsieur de Neufbourg , & lui offrit tous les services dont il le jugeroit capable. Madame sa mere parut bien sensible à l'accueil que le Comte fit au jeune Baron , qu'elle chargea de faire présenter aux voyageurs tout ce qui pourroit leur être agréable. On leur servit un moment après des rafraichissemens ; & la Baronne jugeant bien qu'ils avoient besoin de repos , les voulut conduire elle-même à l'appartement qu'elle leur avoit destiné.

Il faudroit avoir aimé bien tendrement & avoir éprouvé pendant plusieurs années les tourmens de l'absence , pour pouvoir se représenter les transports de joie que M. & Madame de Cerni firent éclater quand ils se trouverent en liberté ; la présence d'une fille aussi aimable que la jeune Comtesse , augmentoit encore les charmes d'une réunion si délicieuse ; cette chere fille étoit si pénétrée de la tendresse

qui régnoit entre ces illustres époux , & dont elle recevoit à son tour mille témoignages , qu'elle sentit naître en elle des mouvemens inconnus qui partageoient son ame entre la satisfaction la plus vive , & un trouble secret , qui augmentoit à mesure qu'elle cherchoit à le calmer.

Dès qu'elle put être seule , elle chercha à démêler s'il étoit possible , que la joie d'être réunie à une mere qu'elle venoit de voir pour la premiere fois de sa vie , fût la seule cause de l'émotion de son cœur , & si la tendresse mutuelle des Auteurs de ses jours avoit été capable de lui communiquer les mouvemens dont il se sentoit agité : plus elle réfléchissoit sur ce qui se passoit en elle , moins elle en pouvoit découvrir la véritable cause ; passant incessamment d'une idée à une autre , tantôt elle admiroit les merveilleux effets du constant attachement de deux époux tendrement unis , tantôt elle se rappelloit la charmante peinture que la Baronne

d'Austerlitz lui avoit faite du jeune Marquis d'Ar dona , mais elle ne faisoit point le rapport que ces différentes idées pouvoient avoir entre elles ; & la vivacité de son imagination , loin de fixer l'incertitude de son ame , ne servoit qu'à l'égarer dans un dédale de pensées confuses où elle ne pouvoit se retrouver.

Mademoiselle de Cerni étoit encore ensevelie dans ces réflexions quand on vint avertir qu'on avoit servi ; elle descendit avec le Comte & la Comtesse , & l'on se mit à table. Pendant le repas on s'entretint des différentes circonstances de leurs voyages , & l'on n'oublia pas la réception gracieuse que la Marquise de Ferrantino leur avoit faite ; la conversation tomba ensuite sur le mariage de la Comtesse d'Ar dona avec le Baron d'Austerlitz : cette Dame n'avoit pas manqué d'en faire part à Madame la Comtesse de Cerni , par une lettre polie & touchante , que la Comtesse remit à son Epoux , & dont elle le

pria , à la sollicitation de Madame de Neufbourg de vouloir bien faire tout haut la lecture.

C'étoit assez qu'elle fût écrite par la Baronne d'Austerlitz pour intéresser Mademoiselle de Cerni , elle ne put entendre sans émotion tout ce que cette lettre contenoit de tendre pour le Marquis d'Arдона ; ses yeux & son teint en prirent un nouvel éclat , & le Baron de Neufbourg qui l'observoit avec attention , la trouva si belle en ce moment qu'il se sentit pénétré de la plus vive impression que l'amour puisse faire sur un jeune cœur. Si les regards de Mademoiselle de Cerni s'étoient alors tournés du côté du jeune Baron , elle auroit facilement remarqué le pouvoir qu'ils prenoient sur son ame ; mais préoccupée du souvenir de l'amitié qu'elle avoit vouée à la Baronne d'Austerlitz , & de la part qu'elle prenoit à tout ce qui étoit cher à cette amie , la jeune Comtesse étoit bien éloignée de

s'appercevoir du trouble du Baron de Neufbourg.

Quoique ce Seigneur fût encore dans l'âge , où les passions extrêmement vives écoutent rarement les conseils de la raison , il ne céda pas d'abord à son penchant pour Mademoiselle de Cerni , du moins il fit tous ses efforts pour lui dérober la connoissance des sentimens que le respect qu'il avoit pour elle l'empêchoit de laisser paroître ; il se dédommagea de la contrainte , que lui caufoit le silence qu'il s'étoit imposé , par la satisfaction de la voir & de l'entretenir ; mais le plaisir de jouir de cette délicieuse vue & des charmes de la conversation de la jeune Comtesse , donnoit tous les jours de nouvelles forces à l'amour du Baron ; il devint rêveur & taciturne ; ses yeux appésantis n'annonçoient plus cette aimable vivacité d'imagination , qui donne tant de brillant à la jeunesse.

Les roses de son teint animé par les ris
Avoient cédé la place à la blancheur des lis.

Il ne fut pas difficile à Madame de Neufbourg d'imaginer la cause d'un tel changement ; elle auroit eu plus de peine à comprendre comment son fils , exposé tous les jours à voir les appas de Mademoiselle de Cerni eût pu conserver sa liberté , & son enjouement ordinaire.

Inquiète de l'état où elle le voyoit. La Baronne chercha à le dissiper par les parties de plaisir ordinaires à la campagne. La promenade , la pêche & la chasse , qu'elle savoit être fort de son goût , furent inutilement égayées par l'enjouement de la bonne compagnie des environs qu'elle y invita , & le peu de succès de ses soins la fit penser à un remède plus efficace contre le poison qui s'étoit glissé dans l'ame de ce jeune Cavalier.

Pour arriver au but qu'elle s'étoit proposé , la Baronne de Neufbourg commença par faire part à Madame de Cerni de l'affliction que lui causoit la langueur du Baron , & de la persuasion où elle étoit
que

que le mérite & la beauté de Mademoiselle sa fille en avoient pu seuls être cause , & sans laisser à la Comtesse le loisir de répondre , elle lui déclara le desir qu'elle avoit de procurer à ce cher fils une prompte guérison , en unissant par les liens d'un heureux mariage deux familles depuis longtemps liées par les nœuds d'une étroite amitié.

La réponse de Madame de Cerni ne fut point incertaine , elle assura son amie dans les termes les plus tendres de la joie qu'elle auroit de pouvoir contribuer à sa satisfaction & à celle de Monsieur son fils par une alliance qui feroit tant d'honneur à Mademoiselle de Cerni , & ajouta qu'étant à la veille de se rendre à Vienne avec son Epoux , son premier soin , en y arrivant , seroit de le disposer aux propositions que Madame la Baronne jugeroit à propos de lui faire dont elle pouvoit l'afsûrer par avance qu'il se trouveroit comme elle extrêmement flatté.

Madame de Neufbourg charmée de la réponse de son amie , en marqua sa joie par ses embrassemens , & les assurances de la plus vive & plus durable reconnoissance ; elle fit ensuite mille caresses à Mademoiselle de Cerni qui survint , sans lui rien témoigner du sujet de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec Madame sa mere ; elle lui demanda si elle ne seroit pas bien aise de voir les beautés de la ville capitale d'Autriche où la Comtesse venoit de lui dire qu'elle la devoit mener incessamment.

L'idée que je me fais , répondit la jeune Comtesse , de la magnificence de la Ville & de la Cour de Vienne seroit peu capable de me toucher , si je n'y suivois les pas d'un père & d'une mere dont la vue m'est plus précieuse que celle de toutes les richesses du monde ; mais Madame , si la douceur attachée à cet avantage peut être augmentée , c'est certainement par le plaisir de pouvoir vous faire ma cour en cette ville comme en votre château , & de tâcher

d'y mériter l'honneur des bontés que votre amitié pour Madame de Cerni fait réjaillir sur moi.

Dans ce moment une des femmes de Madame de Neufbourg vint l'avertir que Monsieur le Baron se trouvoit indisposé, & qu'il venoit de se mettre au lit. La Baronne monta aussitôt à l'appartement de son fils; Madame de Cerni voulut la suivre, mais Madame de Neufbourg l'en empêcha. Les soins qu'elle prit eurent tout le succès possible & le Malade en fut quitte pour un léger accès de fièvre.

Le lendemain il se leva; mais la crainte d'un second accès détermina la Baronne à proposer à M. & à Madame de Cerni de se rendre avant la nuit à Vienne pour être plus à portée des secours nécessaires. Le Comte & la Comtesse entrèrent avec empressement dans la prudente inquiétude de Madame de Neufbourg; toute la compagnie partit ensemble, & arriva le même jour sans aucun accident.

Le mouvement du carrosse ayant un peu fatigué le jeune Baron , il eut encore quelque ressentiment de fièvre la nuit suivante , & M. le Comte de Cerni qui se rendit le lendemain à l'Hôtel de Neufbourg pour savoir par lui-même l'état de la santé du Baron , lui trouvant le visage enflammé , conseilla à Madame sa mere de faire appeler un médecin ; cette Dame remercia fort M. de Cerni de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à la santé d'un fils qu'elle aimoit tendrement ; mais elle différa de suivre ce conseil , jusqu'à ce qu'elle eût fait l'expérience d'un remède qu'elle jugea plus spécifique pour son mal que tous ceux de la Pharmacie.

Le Baron se trouvant mieux dans l'après midi , dit à Madame sa mere , qu'il croyoit que l'air lui feroit du bien & qu'il avoit envie d'aller remercier M. le Comte de Cerni de l'honneur qu'il lui avoit fait ; malgré la foiblesse où il étoit , Madame de Neufbourg auroit eu peine à le retenir

Si elle n'avoit joint l'autorité aux prieres , pour le dissuader de s'exposer à sortir , en l'assurant qu'il verroit bientôt l'objet de son amour , qu'elle comptoit inviter pour le lendemain à dîner avec M. le Comte de Cerni & Madame son épouse. Le Baron demeura interdit à ce discours , & garda un profond silence. Madame sa mere qui vit clairement alors la justesse de ses conjectures , dit au Baron : Ne rougissez point devant moi , mon cher fils , d'une passion qui ne peut me déplaire qu'autant qu'elle prend sur votre santé ; Mademoiselle de Cerni a autant de mérite que de naissance , elle est jeune , elle est belle , & mérite bien les sentimens que j'ai connu qu'elle vous avoit inspiré. Si j'ai quelque lieu de me plaindre de vous , c'est de m'avoir fait un mystere du feu qui vous consume , cet aveu n'auroit fait que hâter le moment de votre bonheur que je desire autant que vous-même.

Le Baron enchanté d'un discours peu

attendu se jeta aux genoux de la Baronne pour lui en marquer sa reconnoissance ; ah ! Madame, lui dit-il , quelle joie peut être égale à celle que vous me causez en ce moment , vous approuvez ma tendresse , mes maux sont finis , vos promesses remplissent mon cœur des plus douces espérances.

La Baronne charmée de voir l'efficacité du remède , voulut en augmenter la dose par la confiance qu'elle fit à son fils , de la conversation qu'elle avoit eue à son sujet avec son amie avant leur départ de la campagne. La réponse favorable que la Comtesse avoit faite à Madame de Neufbourg mit le comble à sa joie , & acheva sa guérison. Il demanda en grace d'être lui-même porteur de la lettre d'invitation qu'elle devoit écrire ; la tendre mere y consentit , pourvu qu'il se sentît assez bien le lendemain matin pour soutenir le carrosse , & l'émotion que lui pourroit causer cette visite ; il répondit de tout , & se croyant déjà le plus heureux des amans.

Aux douceurs du repos livra toute son ame
 Fondé sur le flatteur espoir,
 D'avoir le plaisir de revoir
 Le charmant objet de sa flamme.

Si cet espoir fut doux, le plaisir qui le suivit fut extrême. Le Comte prévenu par son épouse des vues de la Baronne, redoubla d'attention & d'égard pour le jeune Baron. Madame de Cerni le reçut avec bonté, & la vue de la jeune Comtesse toute brillante d'attraits & des dons de la Marquise de Ferrantino acheva de le charmer. Il eût voulu parler, mais les choses n'étoient pas assez avancées pour qu'il lui fût permis de se déclarer; il savoit trop bien qu'un aveu précipité, lui auroit pu faire perdre à jamais le fruit de la première démarche que la tendresse maternelle avoit fait faire à Madame de Neufbourg en sa faveur. Ses yeux plus animés qu'à l'ordinaire exprimoient assez l'ardeur que la raison & l'intérêt même de sa passion le forçoient de renfermer dans son sein, & la promesse

que le Comte & la Comtesse lui firent de se rendre avec Mademoiselle leur fille , à l'invitation de Madame la Baronne de Neufbourg , lui parut le plus heureux dédommagement de la contrainte que lui avoit causé un si rigoureux silence.

A peine le jeune Baron avoit-il pris congé du Comte & de la Comtesse de Cerni que cette Dame reçut une lettre d'Italie , dont elle reconnut l'adresse pour être de la main de la Marquise de Ferrantino , elle étoit conçue en ces termes. „ J'apprends
 „ avec bien de la satisfaction , ma chere
 „ fille , par la lettre de M. de Cerni , l'heu-
 „ reuse nouvelle de son arrivée avec notre
 „ cher enfant en Autriche , & de l'agréable
 „ surprise que Madame la Baronne de Neuf-
 „ bourg lui a ménagée en vous y faisant
 „ rencontrer ensemble à son château. Je re-
 „ connois Madame de Neufbourg à ce
 „ procédé , & M. le Baron d'Austerlitz qui
 „ a eu souvent l'honneur de la voir à la
 „ Cour de Vienne , m'entretient souvent
 „ du

„ du mérite distingué de cette Dame dont
 „ M. de Cerni m'avoit déjà vanté les ver-
 „ tus éminentes : vous m'obligerez , ma
 „ chere fille , de l'assurer de mon respect
 „ & de la reconnoissance infinie que m'inf-
 „ pirent les bontés dont elle honore ma
 „ famille ; suppliez-la de ma part , de vou-
 „ loir bien les étendre sur mon petit neveu
 „ le Marquis d'Ar dona que vous me fe-
 „ rez le plaisir de lui présenter à son arrivée à
 „ Vienne ; il doit incessamment s'y rendre
 „ pour conclure un mariage extrêmement
 „ avantageux que le Baron d'Austerlitz
 „ a projeté en sa faveur & dont il vient
 „ de me faire part. L'épouse qu'il lui destine
 „ est fort jeune , ayant été mariée à treize
 „ ans au marquis de Tarezin , Seigneur Po-
 „ lonois , dont elle est restée veuve sans en-
 „ fans au bout de six mois de mariage. De-
 „ puis un an qu'elle a perdu son époux en
 „ Pologne , elle s'est rendue en Autriche où
 „ elle fait actuellement sa résidence auprès de
 „ madame la Comtesse de Tuln sa mere, sœur

„ du Baron d'Austerlitz. Madame de Neuf-
 „ bourg doit connoître cette Dame qui
 „ a des terres dans son voisinage. Rien
 „ ne manqueroit à la joie que je ressens
 „ de l'établissement de mon petit neveu ,
 „ si mon âge me permettoit d'entreprendre
 „ le voyage d'Allemagne pour être témoin
 „ de sa félicité. Embrassez pour moi M. de
 „ Cerni & notre cher enfant aussi tendrement
 „ que je vous embrasse ma chere fille de
 „ tout mon cœur, la Marquise de Fer-
 „ rantino. „

Dès que la Comtesse eut achevé de li-
 re , elle courut à l'appartement de son
 mari pour lui faire part des nouvelles qu'el-
 le venoit d'apprendre , la considération &
 l'attachement de Monsieur de Cerni pour
 la Marquise & pour toute sa famille, le
 rendirent extrêmement sensible à tout ce
 que la lettre contenoit d'intéressant pour
 elle ; mais ils convinrent ensemble de ne
 point parler de ce projet de mariage du
 Marquis d'Ar dona jusqu'à son retour de

France & de ne faire part à Madame de Neufbourg que de ce qui la regardoit personnellement dans cette lettre.

Le premier soin de Madame de Cerni en arrivant à l'Hotel de Neufbourg fut de s'acquitter de toutes les politesses dont la Marquise de Ferrantino l'avoit chargée pour la Baronne & de lui demander la continuation de l'honneur de sa bienveillance pour toute sa famille : Madame de Neufbourg lut en ce moment dans les yeux de son fils , la réponse qu'elle devoit faire à la Comtesse , & après avoir marqué à M. & à Madame de Cerni sa sensibilité à l'honneur qu'ils lui faisoient , de lui donner des nouvelles si obligeantes de Madame la Marquise de Ferrantino , elle les supplia de l'assurer du respect & de l'attachement qu'elle avoit voué pour toujours à cette Dame & à sa famille , en attendant qu'elle s'acquittât elle-même de ce devoir ; ajoutant qu'elle n'attendoit pour cela , que la décision que M. & Madame de Cerni auroient

la bonté de faire du fort de son fils dont la santé & la vie étoient entre leurs mains.

Seroit-il possible Madame, dit la Comtesse de Cerni, que nous fussions assez heureux pour pouvoir contribuer à la conservation des jours de M. le Baron ; n'en doutez point reprit Madame de Neufbourg, vous tenez avec Madame le fil de sa destinée, & si mes prières & notre ancienne amitié sont capables d'obtenir . . . Elle alloit achever lorsqu'au moment le plus intéressant pour le jeune Baron, on vint annoncer que Madame la Baronne étoit servie : chacun se tut & fut se mettre à table. Mademoiselle de Cerni ne mangea presque pas ; les paroles qu'elle venoit d'entendre lui causerent une inquiétude qu'elle eut peine à dissimuler, parce qu'elle crut entrevoir les vues de Madame de Neufbourg ; le Baron attentif s'aperçut de l'embarras de la jeune Comtesse, & résolut de s'en éclaircir.

Après le dîner la compagnie passa au

jardin ; pendant la promenade il voulut profiter du moment que Madame sa mere paroissoit occupée avec Monsieur & Madame de Cerni pour engager la jeune Comtesse à lui apprendre la cause de la revêrie où elle paroissoit plongée. Mais elle éluda toutes les questions qu'il put lui faire avec tant d'adresse & de gravité , qu'il n'osa lui rien déclarer des motifs qui l'engageoient à desirer de lire dans son ame. La conversation devint ensuite générale , & peu après , les conviés prirent congé de Madame de Neufbourg.

Aussitôt que le Baron se trouva seul avec Madame sa mere , il s'empressa de lui demander quelle réponse elle avoit obtenue de M. & de Madame de Cerni ; la Baronne lui répondit qu'elle les avoit trouvés favorablement disposés pour cette alliance ; qu'à la vérité M. le Comte avoit ajouté que Mademoiselle sa fille étoit encore bien jeune & qu'il doutoit qu'elle fût elle-même déterminée à consentir de

changer d'état ; mais qu'il consulteroit son inclination ; & leur rendroit dans quelque temps une réponse plus positive.

Le jeune Baron ne fut guere plus content des dépositions de M. de Cerni que de l'air sévère & sérieux que la jeune Comtesse avoit observé , pendant la conversation qu'il avoit eu avec elle , & il en parut même assez piqué ; mais la Baronne lui représenta qu'il convenoit à une jeune Demoiselle bien élevée de se tenir modestement sur la reserve avec un jeune Cavalier curieux de pénétrer ce qui se passe dans son cœur ; & qu'à l'égard de la réponse de M. le Comte de Cerni , elle n'avoit rien que de conforme aux loix du devoir & de la prudence , qui exigent qu'un pere tendre avant de décider pour toujours du sort de sa fille , prenne le temps de connoître son goût , & sa maniere de penser sur un établissement , & de se consulter soi-même sur le choix qu'il lui convient de faire pour elle.

Le moindre soupçon fâcheux porte le trouble & la douleur dans l'ame d'un amant ; mais il suffit de l'être , pour aimer à se flatter , & les raisons qu'une mere spirituelle & insinuante emploie pour persuader un fils dont elle a la confiance , font aisément succéder le calme au dépit , & l'espérance à l'inquiétude. Le Baron résolut de s'armer de patience & de redoubler ses soins & ses assiduités auprès de Mademoiselle de Cerni , pour se rendre plus digne de la réponse favorable qu'il esperoit obtenir : il tâcha même suivant le conseil de Madame de Neufbourg de calmer , ou de dissimuler au moins son impatience pour donner à la jeune Comtesse , & à ses parens le temps de le connoître , & de pouvoir prendre de l'inclination pour lui. Cette conduite lui réussit assez bien & il eut la satisfaction d'être toujours reçu très-gracieusement de M. & de Madame de Cerni. La politesse aisée qui régnoit dans tous ses entretiens & les égards

respectueux qu'il avoit Mademoiselle leur fille, obligerent aussi la jeune Comtesse à répondre à ses prévenantes façons, à ne lui point laisser connoître que ses visites & son entretien lui fussent désagréables.

Cette conduite parut au jeune Baron, d'un bon augure pour sa tendresse : son cœur se livra tout entier aux charmes de l'espérance, & le plaisir de faire aussi souvent, qu'il le vouloit, sa cour à l'objet de ses vœux, le dédommageoit en partie du bonheur de savoir si son cœur & sa main feroient en effet le prix de sa constance.

Deux mois s'écoulerent de la sorte, sans qu'aucune réponse du Comte de Cerni mît fin à l'incertitude du succès des assiduités du jeune Baron. Le Comte n'avoit pas oublié la promesse qu'il avoit faite à Madame de Neufbourg de répondre positivement à sa demande ; mais ayant consulté l'inclination de sa fille, la réponse de la jeune Comtesse, avoit été qu'elle le supplioit,

plioit , en lui promettant la plus prompte & la plus parfaite obeissance à ses ordres , de ne point exiger qu'elle perdît sitôt la satisfaction dont elle jouissoit de se voir réunie à un pere , & une mere qu'elle aimoit tendrement pour passer dans les liens du mariage.

Monsieur & Madame de Cerni qui n'avoient d'autre vue que de rendre leur fille heureuse , n'avoient pas jugé à propos d'insister davantage sur une proposition qui avoit paru l'affliger , mais ils avoient laissé couler le temps pour donner au jeune Baron le loisir de rétablir sa fanté à laquelle une réponse précipitée auroit pu porter un préjudice considérable , & de mériter par ses soins & ses empressements que Mademoiselle de Cerni y pût devenir assez sensible , pour passer , en sa faveur , par dessus l'éloignement qu'elle avoit paru avoir pour un établissement.

Les choses étoient en cet état , lorsque la jeune Comtesse qui n'avoit pas manqué

de donner à Madame la Baronne d'Austerlitz des nouvelles de son voyage & de son arrivée à Vienne, reçut une réponse de cette amie écrite dans les termes les plus touchans, par laquelle elle l'assuroit de la continuation de son amitié pour elle & de sa sensibilité aux marques qu'elle avoit eu la bonté de lui donner de la siennne par sa charmante lettre, la priant cependant de se dispenser de lui écrire de nouveau, parce que M. d'Austerlitz & elle étoient à la veille de partir d'Italie & d'aller savoir eux-mêmes de ses nouvelles à Vienne où le mariage de son fils avec la Marquise de Tarezin exigeoit leur présence.

De quels mouvemens Mademoiselle de Cerni ne fut-elle point agitée à la lecture de cette lettre; si son cœur fut satisfait du côté de l'amitié un sentiment plus vif le pénétra de douleur. L'amitié même flattée par l'espérance de revoir bientôt une personne qui lui étoit chère, eut quelque

chose à souffrir de la tranquillité avec laquelle il paroissoit à la jeune Comtesse , que Madame d'Austerlitz lui faisoit part d'une nouvelle aussi accablante pour elle que celle du Mariage du Marquis d'Ar- dona ; comme si la Baronne eût pu être assez instruite des impressions que la peinture seule de ce jeune Cavalier auroit été capable de faire sur le cœur de son amie , pour avoir dû pressentir la peine que lui causeroit une pareille nouvelle.

Accablée d'un événement qui lui sem- bloit devoir ôter toute espérance , la jeune Comtesse ne put cependant se résoudre à renoncer entièrement à l'idée de se faire aimer du Marquis , & de pouvoir même prétendre à posséder un bien que la vivacité de son imagination la flattoit de n'avoir peut - être pas encore perdu sans ressource. Seroit-il donc possible , se disoit-elle à elle-même , que je fusse assez malheureuse pour que le seul Cavalier dont le mérite m'auroit touchée fût insensible à mes sentimens pour

lui , au point de me sacrifier à une autre qui ne le connoîtroit pas plus que moi , & qui ne feroit sûrement pas capable de l'aimer de même. Ah ! si le sort favorable pouvoit offrir le Marquis à mes yeux avant que ma rivale eût étalé ses attraits & ses richesses à sa vue , peut-être il ne verroit pas ma rougeur & mon embarras sans s'émouvoir ; le trouble de mon cœur pourroit se communiquer au sien ; que fais-je il ne feroit pas impossible qu'il vînt à m'aimer ; il plaindroit du moins mon infortune , & le triomphe de la riche veuve ne feroit pas encore assuré.

C'est ainsi que l'imagination des jeunes personnes toujours fertile & secourable cherche à les dédommager d'un malheur présent & réel par l'idée d'un bonheur incertain. Mais si quelque réflexion plus juste vient porter dans leur ame la triste lumière de la raison , les espérances flatteuses s'évanouissent ; les plus rians objets ne paroissent plus que de vaines chimères ;

la vérité reprend ses droits , & le songe se dissipe.

Mademoiselle de Cerni faisoit souvent l'expérience de ces vicissitudes de l'esprit & passoit incessamment de la crainte au desir , & de l'espoir à la tristesse : toujours occupée de ces idées tumultueuses , elle étoit incapable de prendre part aux plaisirs que le Comte & la Comtesse cherchoient à lui procurer : les honneurs séduisans qu'elle recevoit à la Cour de l'Empereur , la pompe des cercles & des spectacles & la beauté des promenades la touchoient faiblement , & ne pouvoient dissiper l'ennui dont elle étoit accablée.

Un jour qu'elle se trouva à la première représentation d'un opéra , qui par sa nouveauté , & la réputation de ses Auteurs , avoit attiré un concours extraordinaire , les regards de la jeune Comtesse se promenant indifféremment sur les objets qui se trouvoient à leur portée , s'arrêtèrent sur une jeune Seigneur qui paroissoit enchanté

du plaisir de la voir , & n'avoit des yeux que pour elle. L'air de douceur , & de noblesse qui régnoit dans toute la personne de cet étranger attiroit cependant l'admiration de toute l'assemblée ; il étoit beau comme l'amour , & sa taille déliée & bien prise lui donnoit un avantage infini sur tous les autres Cavaliers qui étoient à ce spectacle. Un charme séducteur s'empara de Mademoiselle de Cerni à la vue de ce jeune Seigneur ; sa délicatesse s'en alarma , elle voulut d'abord étouffer un sentiment plus vif que tous ceux que lui avoit inspiré l'idée avantageuse qu'elle s'étoit faite du Marquis d'Arдона ; mais plus elle prenoit sur elle pour dissiper l'impression que la vue de l'étranger faisoit sur son ame , plus un pouvoir inconnu la pressoit de reporter ses regards sur lui. Elle se fit une telle violence pour résister à cette inclination naissante , que tout à coup elle en tomba évanouie & perdit connoissance.

Monsieur & Madame de Cerni effrayés de cet accident s'efforçoient en vain de la faire revenir , lorsque l'étranger vint leur demander la permission de faire respirer à Mademoiselle leur fille une liqueur extrêmement forte qui la tireroit sûrement d'affaire. Il n'eut pas plutôt présenté le flacon sous le nez de la jeune Comtesse qu'elle soupira , & ouvrit les yeux ; mais appercevant l'innocent Auteur de son mal , elle les referma sur le champ & la pâleur qui se répandit sur son visage donna lieu de craindre pour sa vie. L'étranger qui s'étoit apperçu de l'effet que sa vue avoit fait sur elle , présenta le flacon à Madame sa mere & disparut.

La liqueur rendit une seconde fois à la Comtesse l'usage des sens : dès quelle fut un peu remise on la ramena à l'Hôtel , on coucha la malade sur le champ , elle reposa assez bien , & le lendemain se trouva beaucoup mieux , mais extrêmement fatiguée.

Le jeune Seigneur qui s'étoit fait informer du nom de la Demoiselle qu'il avoit secourue , se présenta le lendemain à la porte de l'Hôtel de Cerni & demanda si Monsieur le Comte & Madame la Comtesse étoient visibles ; quelle fut leur surprise d'entendre annoncer le Marquis d'Ar dona , & de voir paroître l'aimable étranger : la jeune Comtesse enchantée crut que c'étoit un songe , & tous quatre restèrent un moment immobiles.

Après les premiers complimens le jeune Marquis présenta au Comte & à la Comtesse la lettre qu'il avoit reçue à Paris de Madame sa mere à leur adresse , par laquelle la Baronne d'Austerlitz leur demandoit ainsi qu'à Madame de Cerni l'honneur de leur bienveillance pour son fils , & qu'en faveur de celui qu'il avoit de leur appartenir , ils voulussent bien lui permettre de leur aller souvent faire sa cour , en attendant que son Epoux & elle fussent arrivés à Vienne , pour partager cet honneur avec le jeune Marquis.

Mon-

M. & Madame de Cerni déjà prévenus en faveur d'un parent aussi aimable & dont le zèle empressé avoit secouru Mademoiselle leur fille si à propos, lui firent mille caresses & l'assurèrent qu'il n'avoit pas besoin d'une recommandation aussi pressante que celle de Madame la Baronne d'Austerlitz, pour obtenir toute leur amitié qui lui étoit déjà acquise, & dont ils chercheroient avec empressement à lui donner des marques en toute occasion; Mademoiselle de Cerni reconnoissante au dernier point du service que lui avoit rendu le jeune Marquis, l'en remercia d'une manière si obligeante, qu'il n'eut pas lieu de douter qu'elle ne se fût apperçue du motif qui l'avoit fait voler à son secours. Toutes les réponses qu'elle lui faisoit étoient assaisonnées de cette éloquence séduisante qui naît de l'accord du ton, & des inflexions de la voix, des regards & du sens détourné de termes que l'on emploie pour faire entendre ce que l'on n'ose dire : sen-

tir que l'on aime , & se flatter d'être aimé ; quel charme ! Quelle volupté !

Le cœur du jeune Marquis séduit par les amorces de l'espérance se livroit tout entier aux douceurs de ces impressions , lorsque le Baron de Neufbourg informé de l'accident arrivé la veille à Mademoiselle de Cerni , vint s'informer de l'état de sa santé , d'un air vif & empressé qui donna lieu au Marquis d'Ar dona de soupçonner l'intérêt qu'il y pouvoit prendre. Cette pensée ne fit qu'irriter la passion du Marquis , & le déterminer à faire tous ses efforts pour l'emporter sur ce rival , qui , de son côté , n'auroit pas pris moins d'ombre de cet aimable Seigneur , s'il n'avoit appris par la suite de la conversation que le Marquis d'Ar dona étoit un proche parent de Madame la Comtesse , dont l'arrivée en Autriche étoit occasionnée par son prochain mariage avec la Marquise de Tarezin.

Si cet éclaircissement prévint l'inquiétude que la présence du jeune Marquis auroit pu

causer à Monsieur de Neufbourg, il rappelloit au Marquis & à la jeune Comtesse des idées capables de produire un effet bien différent sur leurs ames, & dont le fâcheux souvenir leur faisoit pressentir les difficultés extrêmes qu'ils trouveroient à parvenir au but, qu'ils se propofoient l'un & l'autre. Que d'obstacles à surmonter ! Comment rompre des engagements formés par deux familles, & faire gréer à des personnes indisposées par cette rupture, d'autres nœuds formés à leur insu, & opposés à leurs vues !

Le premier point étoit de gagner M. & Madame de Cerni ; par bonheur l'absence de la Marquise de Tarezin qui étoit toujours à la terre de Madame la Comtesse de Tuln sa mere, donna le temps au Marquis d'Ar dona de faire sa cour avec tant d'assiduité & de succès au Comte & à la Comtesse de Cerni, qu'il eut lieu de se flatter de s'en faire écouter favorablement.

Un jour que la Compagnie étoit nombreuse à l'Hôtel de Cerni ayant trouvé l'oc-

casion qu'il cherchoit depuis long-temps d'en-
 tretenir la jeune Comtesse, sans risquer d'être
 entendu , il lui déclara qu'il ne pouvoit plus
 vivre sans lui faire l'aveu du violent amour
 dont il brûloit pour elle , & sans la sup-
 plier d'agréer l'hommage qu'il rendoit à
 ses charmes, il l'assura mille fois de l'air le
 plus passionné & le plus respectueux, que
 le bonheur ou le malheur de ses jours dé-
 pendoient uniquement des dispositions de
 son cœur à son égard, & qu'il regarde-
 roit la réponse dont elle l'honoreroit, com-
 me un oracle qui décideroit seul de toute
 sa destinée : que dites-vous M. le Marquis ,
 répondit la jeune Comtesse, & que puis-
 je en faveur de vos sentimens pour moi ,
 quand vous-même n'êtes pas libre de dis-
 poser de ce cœur que vous m'offrez ? Il
 est destiné à une autre ; une autre avoit des
 droits sur lui avant même que le mien vous
 pût être connu. Il est trop tard aujour-
 d'hui ; vous me flattez en vain de pouvoir
 ordonner de votre sort , ceux dont il dé-

pend vont arriver , & vous arracher pour toujours à votre parente infortunée.

Les pleurs que Mademoiselle de Cerni ne put retenir en prononçant ces derniers mots acheverent de le rendre le plus tendre & le plus passionné des amans. Il lui jura mille fois une constance à toute épreuve & qu'il perdrait plutôt la vie , que de jamais consentir à vivre sous d'autres loix que celles qu'elle voudrait bien lui prescrire ; qu'en vain le Baron d'Austerlitz prétendait disposer de sa main , qu'il saurait s'affranchir du pouvoir tyrannique qu'il prétendait exercer sur lui : enfin il la supplia d'agréer qu'il fit part à ceux dont elle tenait le jour , de la résolution qu'il avait prise de mourir plutôt que d'épouser la fille de la Comtesse de Tuln , & de tâcher de mériter par toutes sortes de respects , & de services l'honneur & la félicité de resserrer encore par les nœuds sacrés du mariage , les liens dont la nature les avait unis.

La jeune Comtesse étoit trop touchée pour pouvoir répondre : son silence , & ses regards se faisoient assez entendre ; & le Marquis , faisant semblant de vouloir admirer le portrait de la Marquise de Ferrantino , prit la main de Mademoiselle de Cerni , & la serra tendrement sans qu'aucune résistance lui donnât lieu de craindre qu'elle s'irritât de la démarche qu'il avoit dessein de faire auprès de M. & de Madame de Cerni.

Il se rendit dès le lendemain matin à l'Hôtel de Cerni , & demanda si M. le Comte étoit visible ; on le fit entrer , & M. de Cerni surpris de voir le jeune Marquis si matin lui demanda quel vent favorable l'avoit amené ; le Marquis sans perdre de temps lui déclara qu'un obstacle invincible s'opposoit au mariage projeté par le Baron d'Austerlitz : qu'il lui auroit & à Madame la Comtesse la plus parfaite obligation de vouloir bien se joindre à lui pour représenter à Madame sa mere , dont l'arrivée étoit prochaine , l'im-

possibilité où il étoit d'exécuter ses ordres en épousant la Marquise de Tarezin ; que la passion la plus vive pour la plus aimable personne du monde , opposoit un obstacle insurmontable à cette union , & qu'enfin il venoit le supplier d'agréer qu'il aspirât à l'honneur de devenir l'Epoux de Mademoiselle de Cerni.

L'air animé & respectueux dont le Marquis d'Arдона accompagna ce discours le fit écouter avec plaisir. Le Comte lui répondit , qu'il lui faisoit beaucoup d'honneur ; que s'il persistoit dans les résolutions dont il venoit de lui faire part , à l'arrivée de Madame sa mere , ce feroit à lui à faire enforte d'obtenir d'elle une rupture si difficile , & qu'il ne doutoit que son Epouse n'en fût comme lui très-flattée ; mais qu'il devoit sentir qu'il leur feroit impossible , à tous égards , de porter les premières paroles d'une négociation de cette nature.

Il falloit souscrire à cette réponse , pour

ne pas risquer de déplaire : le jeune Marquis entra dans les raisons de M. de Cerni , & lui fit mille remerciemens des bontés & des conseils dont il venoit de l'honorer ; il le pria de lui en accorder la continuation en disposant également Madame la Comtesse en sa faveur.

Dès que M. d'Ardona fut sorti , le Comte entra dans l'appartement de Madame de Cerni , & lui fit part de la conversation qu'il venoit d'avoir avec le jeune Marquis ; la Comtesse y parut sensible & dit à M. de Cerni , qu'elle ne feroit point fâchée de voir le Marquis d'Ardona réussir dans ses entreprises ; mais que ce n'étoit pas une petite affaire ; ils convinrent cependant qu'il étoit impossible de tarder davantage , à répondre à l'honneur que Madame la Baronne de Neufbourg , & M. son fils lui avoient fait ; & que si Mademoiselle de Cerni , persistoit dans l'éloignement qu'elle paroissoit avoir pour le jeune Baron , il seroit à propos d'en prévenir

venir Madame de Neufbourg , & de l'engager à faire entendre raison à M. son fils , sur l'inutilité de ses poursuites.

Conformément à ce plan , Monsieur & Madame de Cerni , représenterent à Mademoiselle leur fille que l'éloignement qu'elle avoit témoigné pour un établissement lorsqu'ils lui avoient fait part de la demande de Madame de Neufbourg , ne leur avoit paru fondé sur aucun motif capable de la déterminer à laisser échapper une occasion aussi favorable de faire une alliance , en épousant l'héritier des riches Domaines de la maison de Neufbourg ; que l'attachement & les soins du jeune Baron auroient dû obtenir quelque retour de sa part , & que , sans des raisons essentielles de se refuser à une proposition aussi flatteuse , il n'étoit pas naturel qu'elle fût plus long-temps contraire à un mariage capable de faire son bonheur & celui du jeune Baron.

Mademoiselle de Cerni avoit le cœur extrêmement bon , & avoua ingénument

qu'elle ne pouvoit se dissimuler la reconnaissance qu'elle devoit aux soins dont M. de Neufbourg l'avoit honorée , qu'elle n'en étoit point ingratte , & que d'ailleurs le penchant que témoignoit pour lui des personnes à qui le respect la rendoit entièrement soumise seroit seul capable de la déterminer à la plus prompte obéissance , si elles lui ordonnoient d'accepter le Baron pour Epoux , mais que si leur tendresse paternelle pouvoit permettre qu'elle déclarât ses sentimens , l'unique grace qu'elle auroit à demander seroit de ne la point livrer au désespoir où la reduiroit sa soumission à leurs ordres.

Cette réponse , à laquelle le Comte & la Comtesse s'étoient bien attendus , fut décisive pour la tendresse de l'infortuné Baron ; Madame de Cerni se chargea du soin d'en adoucir la rigueur à son amie , la Baronne de Neufbourg , voyant bien qu'il ne restoit aucune espérance à M. son fils de parvenir au but qu'il s'étoit propo-

fé, chercha les moyens de le préparer à la fâcheuse nouvelle qu'elle avoit à lui annoncer.

Dans cette vue elle prétextâ des affaires extrêmement importantes, à sa terre, elle parut même si pénétrée de douleur de n'y pouvoir aller mettre ordre, ou d'être obligée de s'éloigner seule, pour ne pas interrompre les assiduités de son cher fils auprès de la jeune Comtesse, que le Baron touché de la peine excessive où Madame sa mere paroissoit être, lui offrit d'avoir l'honneur de la suivre, & de ne la point quitter pendant tout le temps qu'elle dit lui être nécessaire pour les arrangemens qu'elle avoit à faire dans ses Domaines.

Dès qu'ils furent arrivés au château de Neufbourg, le principal soin de la Baronne fut de mettre en œuvre tout ce qu'elle crut capable de dissiper son fils & de le dédommager un peu de l'éloignement de sa chere Comtesse.

Elle imagina mille divertissemens, & y

invita toute la noblesse de son voisinage ; ce n'étoit que parties de chasse, festins , concerts , feux d'artifices ; le goût & la magnificence , trop souvent divisés s'étoient réunis pour embellir ces aimables fêtes , & la nécessité d'en faire les honneurs contribuoit encore plus que l'amusement qu'elles étoient capables de lui procurer , à étourdir le jeune Baron sur les tourmens de l'absence.

La Comtesse de Tuln & la Marquise de Tarezin étant voisines de la Baronne de Neufbourg , furent du nombre des Dames invitées à ces fêtes. La curiosité de connoître la Marquise , dont le jeune Baron savoit que le mariage avec le parent de la Comtesse de Cerni , étoit prêt à se conclure , l'engagea à faire plus assidument sa cour à cette charmante Veuve qu'aux autres Dames qui composoient ces brillantes assemblées.

La Marquise de Tarezin étoit une beauté régulière , elle avoit autant d'esprit que d'attraits ; les hommages que les Palatins

& les Seigneurs de Pologne les plus distingués avoient rendus à ses charmes , lui avoient inspiré une noble fierté qui en relevoit l'éclat , & que l'on ne pouvoit s'empêcher d'excuser dans une Dame de sa naissance & de son rang.

La supériorité que tant d'avantages lui donnoient sur les autres belles , & les attentions respectueuses du jeune Baron , étoient bien capables de lui faire naître le desir d'enchaîner ce nouveau Captif à son char. Dans cette pensée , elle reçut ses prévenances avec toutes les distinctions qu'autorisoient les égards dûs au Fils de Madame de Neufbourg , chez qui elle se trouvoit ; & tout enthousiasmé qu'étoit le jeune Baron du mérite réel de Mademoiselle de Cerni , il ne laissa pas de sentir la différence infinie qu'il y avoit entre ses froideurs pour lui , & les procédés flatteurs de la Marquise de Tarezin : d'ailleurs la facilité de s'entretenir aussi souvent qu'il le desiroit avec cette Dame de sa passion pour Mademoiselle de

Cerni , lui faisoit trouver mille charmes dans les conversations qu'il avoit avec cette charmante Veuve. Madame de Tarezin de son côté n'étoit point fâchée de saisir l'occasion de savoir du Baron quel étoit le Marquis d'Ar dona , & lui faisoit sans affectation différentes questions sur sa personne & son esprit. Elle eut lieu d'être satisfaite de tout ce que le Baron de Neufbourg lui en put apprendre ; il ignoroit que le Marquis d'Ar dona fût son rival , & rendit justice à son mérite.

La jeune Marquise étoit aussi bien éloignée de soupçonner que le Marquis d'Ar dona , qui n'avoit quitté la France que pour venir s'attacher à elle par des liens indissolubles , pût former d'autres vœux ; cependant elle s'étonna de son peu d'empressement à la voir , & de la tranquillité avec laquelle il attendit l'arrivée de M. le Comte de Tuln : mais la Marquise étoit trop haute pour ne pas dissimuler le dépit secret qu'elle en ressentoit.

Cependant la Baronne de Neufbourg cherchoit toujours quelque moyen de préparer son Fils à la réponse affligeante qu'elle avoit à lui apprendre. Les amusemens qu'elle avoit procuré au jeune Baron avoient à peine dissipé quelques instans l'idée de sa chere Comtesse , dont il desiroit ardemment de revoir les charmes.

Il vint dans l'esprit à la Baronne de profiter de l'occasion d'une Comédie , mêlée de danses & de chants , dont les Seigneurs & Dames qui étoient chez elle devoient être eux-mêmes les Acteurs , pour faire présager au jeune Baron la douleur qu'il devoit ressentir. Elle envoya secrètement à Vienne une voiture avec un mot d'écrit , pour une des plus célèbres Actrices de l'Opéra. A son arrivée au Château, Madame de Neufbourg l'engagea à paroître , sans être attendue , au milieu d'un divertissement de Bohémiens & de Bohémiennes , qui devoit terminer cette Comédie , où le jeune Baron avoit un rôle.

La Baronne , après avoir fuffifamment instruit cette Actrice du motif qui l'avoit déterminée à la prier de chanter dans ce divertissement , lui remit un air qui étoit , ainsi que les paroles , de sa composition , & la fit habiller par une des ses femmes , dont elle connoissoit la discrétion , dans un déguisement semblable à celui des autres Dames qui devoient paroître en Bohémiennes.

La Piece qui avoit été plusieurs fois répétée fut jouée de maniere à faire grand plaisir à toute l'assemblée , sans que l'Actrice confidente sortît du Cabinet où la Baronne l'avoit cachée ; mais au moment que le divertissement commença , elle se mêla , à la faveur de son déguisement , avec les autres Bohémiennes qui entrèrent sur le Théâtre , & chanta les paroles suivantes , qu'elle adressa gracieusement au jeune Acteur pour qui elles avoient été composées.

Pourquoi d'une inutile attente ,
Tendre Amant , flatter votre espoir ?

Non ;

Non ; n'espérez jamais de voir
 Couronner votre ardeur constante.

L'aimable Objet , dont la beauté
 Vous a soumis à sa puissance ,
 Sous les loix de l'indifférence ,
 Peut-il donner le prix à la fidélité ?

Imitez sa froideur extrême ;
 Portez ailleurs vos desirs amoureux :
 C'est en changeant d'amour que l'on devient heureux,
 Quand on n'est pas aimé comme l'on aime.

Mon Art m'apprend que votre cœur
 Souffre dans ce moment une peine cruelle :
 Mais l'Amour, ce charmant Vainqueur,
 Doit vous faire brûler d'une flamme plus belle ,
 Et vous faire jouir du plus parfait bonheur :
 C'est l'Arrêt du Destin qu'ici je vous révèle.

Ce morceau chanté avec ame , par la
 célèbre Actrice , fit tout l'effet que Ma-
 dame de Neufbourg s'en étoit promis.
 Toute la compagnie , & sur tout les Acteurs
 qui connoissoient mieux la Piece qu'ils
 venoient de représenter , demeurèrent dans

une surprise sans égale de cette apparition inattendue , & du talent prodigieux de la Bohémienne.

Le Baron surpris , confus , embarrassé , baissoit les yeux , & ne pouvoit comprendre d'où lui venoit cette prédiction. Quoiqu'il lui fût impossible d'en percer le mystère , il en parut frappé , & s'en allarma vivement. Il demeura immobile , & la Bohémienne disparut comme un éclair : On ne s'avisa pas de la suivre. Chacun demandoit tout bas quelle étoit cette aventure , & personne n'en pouvoit rien conjecturer qui parût vraisemblable.

Depuis ce jour le jeune Baron resta dans une mélancolie extrême ; ce qu'il avoit entendu repassoit nuit & jour dans son esprit. Son amour en tiroit un fatal augure , & la crainte d'être confirmé dans les soupçons qu'il formoit , l'empêchoit de les confier à Madame sa Mere. Mais le silence qu'elle gardoit de son côté , sur l'épisode qu'elle avoit ajouté à la Comédie ,

détermina enfin le Baron à s'éclaircir de son sort. Il supplia la Baronne avec instance de lui permettre d'aller faire un tour à Vienne , ne pouvant plus long - temps résister au desir pressant d'aller faire sa cour à Mademoiselle de Cerni.

Eh quoi ! mon Fils , lui répondit la Baronne , vous voulez déjà m'abandonner , & la complaisance qui vous a déterminé à m'offrir de tout quitter pour me suivre en ce Château est sitôt épuisée ! Tout vous rit ici , quelles douceurs vous y feroient refusées , si vous vouliez en sentir le prix ? Votre jeune Comtesse est-elle donc la seule aimable personne qu'il y ait au monde ? Et n'imaginez-vous rien de plus délicieux que de soupirer sans cesse pour une beauté , dont le cœur n'est capable de ressentir aucune impression des feux dont on brûle pour elle ? Quel fruit avez - vous tiré jusqu'à ce jour de vos soins empressés , & de quel espoir , ceux dont elle dépend , ont - ils flatté votre amour ? Croyez - moi

tâchez de triompher d'une passion qui ne serviroit qu'à troubler le repos de votre vie ; est-ce à votre âge qu'on doit se piquer de constance , quand elle n'est pas payée du retour qu'elle mérite ?

Ces mots prononcés avec le zele de la plus tendre amitié , firent sentir au Baron la justesse de ses conjectures , ses larmes qui couloient en abondance , exprimoient assez l'excès de sa peine ; il ne desira pas d'autre éclaircissement , & demanda à Madame de Neufbourg la permission de se retirer dans son appartement , pour dérober à tous les yeux la douleur extrême dont il étoit pénétré.

Tandis que le cœur du jeune Baron étoit livré aux plus cruelles amertumes , & que Madame sa Mere cherchoit tous les moyens capables d'apporter quelque soulagement à ses maux , Mademoiselle de Cerni , occupée de soins bien différens , ignoroit à Vienne que l'on souffroit ailleurs pour elle. L'arrivée de Monsieur & de

Madame d'Austerlitz , ne permettoit plus au Marquis d'Ar dona de retarder l'aveu qu'il avoit à leur faire de sa passion pour la jeune Comtesse. Le Baron d'Austerlitz n'avoit entrepris , dans un âge avancé , un si long voyage que pour avoir la satisfaction de voir finir le veuvage de la Marquise de Tarezin , sa Niece , avec le Fils de la personne du monde qui lui étoit la plus chere ; il se faisoit un plaisir sensible de témoigner à Madame d'Austerlitz , combien il avoit à cœur la conclusion du mariage de Monsieur son Fils. Déjà même le jour de se rendre à la Terre de Madame la Comtesse de Tuln étoit prêt : le jeune Marquis avoit gardé un profond silence à Madame sa Mere sur l'éloignement qu'il avoit pour cette alliance , & sur sa passion pour Mademoiselle de Cerni. Mais la Baronne avoit conjecturé , du peu d'empressement de son Fils à voir celle qui lui étoit destinée , qu'il avoit peut-être le cœur pris pour quelque Dame Françoisse , quand

il avoit reçu ses ordres de se rendre à Vienne. Il lui vint aussi en pensée que les assiduités qu'il avoit eues chez le Comte & la Comtesse de Cerni , lui auroient bien pu occasionner de l'inclination pour Mademoiselle leur Fille , qui , sur la peinture qu'elle se souvenoit bien de lui avoir faite à la lettre de la Marquise de Ferrantino , de la figure & du caractère du jeune Marquis , avoit paru prendre un assez vif intérêt à la peine qu'elle souffroit alors de son éloignement. La Baronne qui n'avoit eu en vue que l'avantage & le bonheur de ce cher Fils , dans le projet de son mariage avec la Niece du Baron d'Austerlitz , ne put se résoudre à la conclusion de cette affaire , sans avoir éclairci les différens soupçons que lui avoient fait naître la froideur du Marquis d'Ar dona pour la Marquise de Tarezin.

Dans cette vue Madame d'Austerlitz , après avoir conjuré Mademoiselle de Cerni , au nom de la tendre amitié dont elles

Étoient unies , de lui répondre avec toute la sincérité & la confiance qu'elle se flatoit de mériter de sa part , la pria de lui avouer si le Marquis lui avoit paru aimable , & quelle impression elle croyoit avoir fait sur son cœur. Cette question embarrassâ Mademoiselle de Cerni ; elle chercha d'abord à se dispenser de répondre , en paroissant surprise que la Baronne pût imaginer que Monsieur son Fils , à la veille de former un engagement , fût capable de s'occuper d'autres pensées. Mais la Baronne l'ayant pressée de s'expliquer plus clairement , en l'assurant que son intention n'étoit point de forcer l'inclination de son Fils , & qu'elle ne pourroit être que flattée du retour favorable dont une personne d'un mérite aussi distingué que celui de Mademoiselle de Cerni , auroit payé ses sentimens pour elle. La jeune Comtesse ne put se défendre d'avouer à cette parfaite amie que le Marquis lui étoit cher , & qu'elle n'avoit point attendu , pour se prévenir en sa faveur ,

qu'il lui eût déclaré sa passion , ni même qu'il se fût offert à sa vue , puisque depuis le jour qu'elle avoit appris , de la Baronne elle-même , de quel prix étoit son cœur , elle n'avoit cessé de desirer de le rendre un jour sensible.

Madame d'Austerlitz ne fut pas peu surprise d'apprendre l'effet qu'avoit produit , sur la jeune Comtesse , la peinture qu'elle lui avoit faite du Marquis d'Ar dona ; elle assura son amie quelle emploieroit tout son crédit auprès de M. le Baron d'Austerlitz pour l'engager à trouver les moyens de rompre le mariage projeté , & ajouta qu'elle desiroit avec tant d'ardeur de contribuer au bonheur de deux personnes qui lui étoient si chères , qu'elle ne trouveroit point d'obstacle insurmontable , quand il s'agiroit de parvenir au succès de cette entreprise.

Cette promesse remplit le cœur de Mademoiselle de Cerni des plus douces espérances , & la reconnoissance la plus parfaite en fut le prix. Mais quelle apparence qu'un

qu'un projet aussi difficile à exécuter pût réussir ? Le zèle ne voit rien d'impossible ; la difficulté l'augmente ; le mauvais succès le détruit.

Madame d'Austerlitz , animée par la tendresse maternelle , & pressée par l'amitié , mit en usage toutes les ressources de son imagination , pour résoudre son Mari à renoncer au mariage de sa Niece avec le Marquis d'Ar dona. Après l'avoir préparé par mille discours obligeans à la demande qu'elle avoit dessein de lui faire , elle lui laissa entrevoir l'embarras où elle étoit pour lui confier , sans risquer de lui déplaire , un secret qu'elle avoit peine à lui déclarer. Le Baron chercha à la rassurer , en lui disant qu'elle n'avoit pas à craindre de le désobliger par des marques de sa confiance ; il lui promit de prendre en bonne part tout ce qu'elle pourroit avoir à lui apprendre , & la pria instamment de ne le pas laisser plus long-temps dans l'incertitude. La Baronne voulant profiter du desir qu'il avoit

de savoir de quoi il pouvoit être question , lui dit qu'elle ne pouvoit lui dévoiler ce mystere , qu'il n'eût la bonté de lui promettre de lui accorder une grace importante qu'elle avoit à lui demander. La curiosité du Baron , irritée par la résistance de Madame d'Austerlitz , le détermina à lui protester qu'il n'avoit rien à lui refuser , & qu'elle étoit maîtresse de disposer à son gré de tout ce qui dépendoit de lui , ne desirant avoir d'autres volontés que les siennes.

Madame d'Austerlitz , enhardie par ces promesses , n'hésita plus à lui avouer l'obstacle que la passion de son Fils mettoit à son mariage avec la Marquise de Tarezin , & supplia le Baron , avec les dernières instances , de faire en sorte que cette affaire pût prendre un tour favorable aux sentimens du jeune Marquis ; elle ajouta qu'elle ne pouvoit le voir contraint de faire une alliance , qui , toute glorieuse qu'elle seroit pour lui , le feroit mourir de douleur en

Parrachant à l'objet de son amour , sans ressentir elle-même la peine la plus dure , & suivre ce cher Fils au tombeau.

Ce discours accompagné de quelques larmes toucha sensiblement le Baron , qui aimoit éperdument Madame d'Austerlitz , mais après lui avoir témoigné la part qu'il prenoit aux sentimens que la tendresse maternelle lui inspiroit , il tâcha de lui faire comprendre l'impossibilité où il étoit de reculer , & la pria de trouver bon qu'il lui représentât la nécessité où le jeune Marquis se trouvoit de prendre sur lui , pour se déterminer à voir ce mariage d'un autre œil , puisqu'il ne lui restoit aucune voie pour le rompre , après les paroles d'honneur qu'ils avoient eux-mêmes données par écrit à la Comtesse de Tuln , & à la Marquise de Tarezin , qui ne pourroient jamais leur pardonner l'affront qu'ils feroient à ces Dames , en manquant à des promesses si authentiques.

Le refus formel de consentir à la rupture

du mariage arrêté , que le Baron se crut obligé de faire à Madame d'Austerlitz , étoit fondé sur des raisons solides , & le regret sincere qu'il lui témoigna de ne pouvoir répondre à ses desirs , n'ayant plus la liberté du choix sur cette affaire , fit encore mieux sentir à la Baronne la justice de ses représentations. Elle ne put disconvenir que ce qu'elle demandoit ne fût susceptible de grandes difficultés : mais elle supplia le Baron d'y réfléchir encore , de tâcher de découvrir quelque moyen de prévenir les suites funestes d'un hymen formé sous de pareils auspices.

Monsieur d'Austerlitz auroit bien souhaité pouvoir donner à la Baronne des preuves de sa complaisance & de sa tendresse ; il ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler l'inconvénient de donner sa Niece au Marquis d'Ar dona prévenu d'une autre passion , mais le Baron étoit fort sensible au point d'honneur , & il sentoît que l'affront du refus que ce jeune Seigneur feroit de

la Fille de la Comtesse de Tuln , sa Sœur , rejailliroit sur lui : cette réflexion l'emporta sur toutes les autres , & tout ce que la Baronne put dire pour l'engager à changer le jour pris pour aller faire la demande de la Marquise de Tarezin , ne put déterminer M. d'Austerlitz à différer ce malheureux voyage. Il avoit pris son parti , il n'écouta plus ni plaintes ni soupirs ; les prières de la Baronne furent inutiles , ses beaux yeux versèrent en vain les larmes les plus touchantes ; rien ne put ébranler la résolution du Baron ; il demeura inflexible , & il fallut se résoudre à l'accompagner à la Terre de la Comtesse de Tuln.

Dans quel état Monsieur & Madame d'Austerlitz laisserent-ils le jeune Marquis & sa chère Comtesse ? Elle éprouva dans ce moment fatal les mêmes tourmens que ses rigueurs avoient fait souffrir à l'infortuné Baron de Neufbourg. Qu'il eût été bien vengé , s'il eût été à portée d'être témoin de sa douleur !

Ainsi le Dieu qu'on adore à Cythere ,
 Fieres Beautés , vous fait à votre tour
 Sentir le poids de sa colere.
 „ C'est l'Amour seul qui peut venger l'Amour.

Tandis que le Marquis , désespéré du mauvais succès des bontés de Madame d'Austerlitz , cherchoit à consoler Mademoiselle de Cerni , par de frivoles espérances , que lui-même ne voyoit aucun jour de pouvoir réaliser , dans la cruelle conjoncture où ils se trouvoient ; sa triste Mere , forcée de souscrire aux volontés de son Epoux , approchoit avec lui du terme du voyage qui devoit mettre le comble aux maux de son Fils , & décider de son sort.

Arrivés au Château de la Comtesse de Tuln , M. le Baron d'Austerlitz après avoir présenté la Baronne à sa Sœur & à sa Niece , leur fit part du sujet de leur visite , en les priant d'agréer qu'une nouvelle alliance resserrât encore les nœuds qui attachoient sa maison à celle de Madame

d'Austerlitz , & de recevoir favorablement la demande qu'elle avoit l'honneur de leur faire de Madame la Marquise de Tarezin pour Monsieur le Marquis d'Ar dona son Fils.

On ne peut être plus reconnoissante , répondit la Comtesse de Tuln , que je le suis de l'honneur que nous fait Madame la Baronne de nous proposer une alliance aussi flatteuse : la naissance & le mérite de M. le Marquis d'Ar dona nous font sentir tout le prix de l'offre de sa main ; mais ces avantages dédommageroient - ils une épouse , dont le cœur entier seroit à son époux , de voir brûler le sien d'une flamme qu'une autre auroit eu le bonheur d'allumer ? La Marquise d'Ar dona pourroit-elle se résoudre à souffrir tranquillement qu'un bien si précieux pour une épouse vertueuse & délicate fut au pouvoir d'une rivale ? Car nous n'ignorons pas Madame , de quelle douleur M. votre fils seroit en ce moment pénétré , s'il pouvoit apprendre que ma

fille fût disposée à recevoir sa foi , & que
 je fusse capable de la livrer à la honte
 d'aimer sans espoir de retour. Non , nous
 ne ferons point les Auteurs de leur tour-
 ment , & la Marquise de Tarezin ne m'est
 pas moins chere , Madame , que vous l'est
 un fils que rien ne vous doit forcer d'im-
 moler à nos conventions mutuelles ; notre
 honneur ne dépend que de nous - mêmes ,
 & les paroles données peuvent être récipro-
 quement rendues , sans que personne ait
 lieu de s'en offenser , quand il s'agit de
 prévenir le malheur des nôtres ; en un mot ,
 si Mademoiselle de Cerni mérite les soins
 du Marquis d'Ar dona , le Baron de Neuf-
 bourg est digne de l'estime de la Marquise
 de Tarezin : l'infortune de cet amant a tou-
 ché le cœur de ma fille , il l'aime tendre-
 ment , & vous devez , M. & Madame ,
 approuver la résolution que j'ai prise de
 les unir par un heureux mariage ; je n'au-
 rois pas permis que vous vous fussiez don-
 nés la peine , l'un & l'autre , de vous rendre
 à

à mon château , si ce nouveau motif ne m'eût fait desirer , avec passion l'honneur de vous y recevoir ; mandez , Madame , sur le champ à M. votre fils une nouvelle si consolante , afin qu'il ait la joie d'être le premier à l'apprendre à Mademoiselle de Cerni , agréez qu'ils sachent aussi la part que Madame de Tarezin & sa mere prennent à leur prochaine félicité.

Jamais étonnement ne fut égal à celui que ces paroles causerent au Baron d'Austerlitz ; il demeura interdit tandis que la Baronne embrassa mille fois Madame la Comtesse de Tuln , & la jeune Marquise de Tarezin , en les assurant qu'elle conserveroit , toute sa vie , le souvenir des généreuses bontés dont elles l'honoroient & qu'elles vouloient bien étendre sur ses chers enfans.

La Baronne d'Austerlitz demanda ensuite la permission de passer dans un cabinet pour exécuter les ordres de Madame la Comtesse , en faisant part à son fils de la surprenante

métamorphose de sa situation ; elle chargea aussi le courier d'un mot de lettre pour faire tenir à la Marquise de Ferrantino , par lequel elle la supplioit d'honorer de son approbation le mariage de son petit neveu avec sa petite fille.

Dès qu'elle fut rentrée , Madame la Comtesse de Tulu lui présenta & à Madame d'Austerlitz , le jeune Baron de Neufbourg , qui leur confirma le favorable changement qui du plus malheureux des amans sous les loix de Mademoiselle de Cerni l'alloit rendre le plus fortuné des époux sous celle de la jeune Marquise de Tarezin ; il joignit ses prieres à celles de Madame sa mere & des autres Dames , pour engager le Baron & la Baronne d'Austerlitz à lui faire l'honneur d'assister à la cérémonie de ses nûces dont le jour fut avancé en leur faveur.

Après avoir été témoins du bonheur de ces tendres époux , M. & Madame d'Austerlitz retournerent en diligence à Vienne ,

où ils obtinrent facilement du Comte & de la Comtesse de Cerni leur consentement à l'union du Marquis d'Ar dona avec Mademoiselle leur fille : la joie extrême qu'un succès si désiré causa à ce jeune Seigneur fut un peu tempérée par l'attente des dispenses nécessaires , que le Pape voulut bien accorder à M. de Cerni qu'il avoit connu dans sa jeunesse à Bologne avec les glorieuses marques d'une estime particulière.

La réponse gracieuse que Madame d'Austerlitz reçut en même temps de la Marquise de Ferrantino , acheva de mettre le comble à la félicité du Marquis d'Ar dona , & de la jeune Comtesse de Cerni.

Enfin ces deux amans virent en ce beau jour ,
 Le calme & les plaisirs succéder à l'orage ,
 Et l'hymen couronné par les mains de l'amour
 Du plus tendre des Dieux fixa l'humeur volage.

F I N.



LE
VOYAGE
DES

DEUXIÈME.

BOUQUET

*Pour Monsieur JEAN-BAPTISTE DE
CHAMBELLANT, Chevalier de
l'Ordre Royal & Militaire de S.
Louis, Ingénieur en chef de la Ville
& Citadelle de Cambray.*



LE Dieu qui de nos beaux esprits
A son gré gouverne la verve,
Fit un jour avec Mars un voyage à Paris,
Où les accompagna la prudente Minerve.
Ils y furent reçus par les jeux & les ris,
Qui, pour leur faire honneur inventant mille fêtes,
De la Protectrice des Arts,
Du Dieu des vers, & du Dieu Mars

Chanterent à l'envi la gloire & les conquêtes.

Aux spectacles les plus pompeux
Succédoient les plaisirs que Vertumne dispense ,
Pomone prodiguoit ses fruits délicieux
Dans les Jardins , où Flore annonçoit leur présence.
Un soir dans un bosquet , où des tendres oiseaux
Ces Dieux avec plaisir écoutoient le ramage ,

Et goûtoient la fraîcheur des eaux
Qui servoient de barrière à ce riant bocage ,

Un jeune Enfant s'offre à leurs yeux surpris
Et vient à leurs genoux consacrer son hommage.
Son Maintien étoit noble , & du Fils de Cypris
Les traits séduisans brilloient sur son visage.

„ Aimable enfant (dit Mars) apprenez-moi votre âge.

„ *Trois ans* : fort bien ; parmi mes Favoris

„ Voudriez-vous occuper une place ?

„ Les combats sont leurs jeux : le péril les menace ;

„ Mais de tous leurs travaux la victoire est le prix.

„ Vous sentez-vous du cœur ? *Je brûle de vous suivre ;*

„ *Quand on n'a pas du cœur est-on digne de vivre ?*

„ Je vous adopte , cher enfant :

„ De la faveur du plus puissant Monarque

„ Par votre ardeur guerrière en tous lieux triomphant,

„ Mars vous promet la glorieuse marque.

„ Mais il faut que l'esprit éclaire la valeur ,

(Dit Apollon). L'esprit s'ouvre par la science :

„ Je veux prendre le soin de former votre cœur.

„ De mes faveurs faites l'expérience.

„ L'étude vous fait-elle peur ?

„ Oh ! non , *si vos bienfaits en sont la récompense.*

„ Je vous en comblerai (reprit le Dieu des vers)

Et pour vous mes trésors seront toujours ouverts.

„ Serois-je donc pour lui moins généreuse !

„ Il est trop charmant (dit Pallas) ;

„ La gloire & les lauriers ne lui manqueront pas ;

„ Mais une belle vie est souvent malheureuse

„ Lorsque trop tard épris de mes appas

„ Par une antique & triste expérience

„ Un cœur connoît enfin le prix de la prudence.

„ Au sentier des verrus guidant toujours les pas ,

„ Je veux que mes bienfaits surpassent votre attente ,

„ Et qu'à mon amitié constante

„ Cet enfant fortuné doive autant qu'à vos soins ,

„ Jeune suivant de Mars , nourrisson du Permesse ,

„ Mes utiles conseils préviendront vos besoins ,

„ Si de m'aimer un peu vous faites la promesse.

„ Vous aurois-je inspiré quelque penchant pour moi ?

„ Répondez franchement : *à suivre votre loi*

„ *Tout m'invite , aimable Déesse.*

Il disoit sa pensée & la suite en fit foi)

Alors Minerve aussi sage qu'habile ,

En adoptant un fils propre à faire un Galant ;

À son auguste Cour fixa son domicile ,

Et le nomma son *Chambellant.*



R JE C JE JE JE JE

CONTRE

L'INDIFFÉRENCE.

QUEL contraste étonnant j'apperçois dans votreamé,
Damon ! Qu'est devenu ce vif & tendre Amant,
Cet ami si joyeux, ce convive charmant,
Qui, toujours enyvré d'une amoureuse flamme,
Par le jus de la treille irritoit ses desirs,
D'une aimable folie égayant sa conduite,
Toujours riant, chantant, & fixant à sa suite
La Fortune, Apollon, Venus & les plaisirs ?
L'amour s'est envolé : d'une paix insipide
Votre ame libre enfin éprouve la langueur :
L'ennui vous rend plus triste & plus défait qu'Ovide 9.

9. Ovide issu d'une famille illustre dans l'Ordre des Chevaliers naquit en la ville de Sulmone, au pays des Peligniëns en Italie, l'an 711. de la fondation de Rome, sous le Consulat d'Hirtius & de Panfa, vers la fin de la République. Egalement doué des talens de l'esprit & des graces du corps, il se rendit agréable aux Dames de la Cour d'Auguste, & eut le bonheur d'obtenir l'estime & la faveur de ce grand Prince : ses Poésies ingénieuses firent un temps les délices de l'Empereur, mais les dangereux préceptes de son Poëme intitulé *l'Art d'aimer* servirent ensuite de prétexte à sa disgrâce, & à son exil en la ville de Tomes, située sur les frontieres de la Pannonie, & nommée aujourd'hui (selon quelques Géographes) Témisvvar. Ce fut en cette ville de la Province de Pont en Asie, que ce galant Auteur expia pendant sept ans les fautes d'une vie voluptueuse, & les libertés indiscrettes de ses Poésies. Il y mourut, selon Eusèbe, pendant le cours de la 199. Olympiade, en

LOIR

Loin des yeux de Corinne, ^{10.} & de son Empereur. ^{11.}
 Pour mettre quelque chose à la place du vuide
 Que cette oisiveté laisse dans votre cœur,
 Pour Milan, ^{12.} croyez-moi, partez en diligence;
 Là des Divinités vous verrez les attraits
 Qui sauront vous guérir de votre indifférence,
 Et vous ne craindrez pas d'y retomber jamais.

la cinquante-huitième année de son âge, & la quatrième du
 Règne de Tibère. M. de Martignac, Auteur d'une Traduction
 complète des œuvres d'Ovide, & de la vie de cet infortuné
 Poète, observe qu'il la termina le même jour que le célèbre
 Tite Live, époque mémorable du commencement de la dix-hui-
 tième année de l'Ere Chrétienne.

10. Celle des trois savantes Corinnes de l'Antiquité, célèbre
 par leur goût & leur talent pour la Poésie, qui eut part à la
 gloire du siècle d'Auguste, & fut si tendrement aimée d'Ovide.
*Corinna doctissimarum Poëtarum una, non Thebana seu Tana-
 græa, quæ Lyricorum Principem Pindarum quinquies vicisse
 fertur, non Thebia veterum monumentis celebrata, sed illa
 quæ Ovidii temporibus floruit, ipsi Poëtæ charissima.* (Calep.
 Dict.).

11. Octave César Auguste, dont toute la douleur, les louan-
 ges & les supplications d'Ovide ne purent toucher la clémence
 si vantée dans l'Histoire de la vie de cet inflexible Empereur.

12. Milan, surnommée la grande, ville capitale de la
 Lombardie Autrichienne, bâtie par une colonie de Gaulois
 accourus des Provinces de Bourges, d'Autun, & d'Auvergne,
 & commandés par Bellovèse, l'un des neveux d'Ambiagat,
 Roi de toutes les Gaules, qui vivoit du temps de Tarquin l'ancien,
 vers l'an de la fondation de Rome 590, ou (selon quelques au-
 tres chronologistes) 359 ans avant Jesus - Christ. Tite Live,
 livre 5. Cordemoy, Hist. de France.)





JE N'VOIX
AUX DAMES
DE MILAN.

AGréez, Beautés Milanoises.
Dignes d'affervir l'Univers,
Le juste hommage qu'en mes vers
Vous rendent les Muses Françoises.
Si les Poétiques Écrits,
Que, sur les aîles de Pégase,
M'ont tracé les jeux & les ris,
Aux chefs-d'œuvres de Métastase ^{13.}
Ne peuvent disputer le prix,
Daignez à leur insuffisance
Prêter une noble faveur ;
Ils méritent votre indulgence,
Car leur excuse est dans mon cœur.

^{13.} Monsieur l'Abbé Pierre Métastase, Poète Italien, célèbre
par ses ouvrages Drammatiques. Il signor Pietro Metastasio,
Poëta Cesareo.



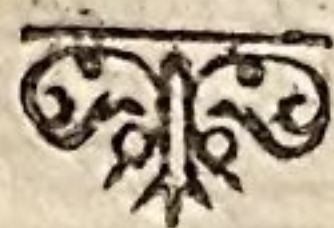


IN-P R O M P T U,

*A Son Altesse Sérénissime Monseigneur FRANÇOIS - MARIE D'EST ,
Duc de Modene & de Regio , Prince
de Carpi , Grand d'Espagne , Che-
valier des Ordres du Saint Esprit ,
& de la Toison d'Or , Administra-
teur & Gouverneur Général de la
Lombardie Autrichienne.*

” **I**L fait ici plus chaud qu'en France : 14.
Mais les excessives chaleurs ,
Dont nos corps sentent l'influence ,
Ne sont rien auprès des ardeurs ,
Que par son Auguste présence ,
Votre Altesse allume en nos cœurs ,

14. Ce sont les propres mots que S. A. S. adressa à l'Auteur , à Milan , au mois d'Août 1760.





C O N S E I L

S U R

L' A M O U R

E T

L' A M O U R P R O P R E.

L'Amour propre & l'Amour sont Frères :
Enfans de la nature , ils en deviennent peres.

Leurs vœux secrets , leurs transports éclatans
Sont toujours vifs , généreux & sinceres,
Mais ne sont pas également constans.

L'Amour propre est l'aîné , c'est aussi le plus sage,
Mais quoique du nombre des ans
Sur son frère il ait l'avantage ,
Le plus âgé vit toujours plus long temps.

L'Amour plus joli , plus affable ,
Badin , galant , possède mieux
L'art de s'insinuer , de se rendre agréable ;
Il fait gagner les cœurs , il fait charmer les yeux ,
Et , par ses tendres soins , rendant tout favorable ,
Laisse loin après lui l'Amour propre ennuyeux ;
Mais , par malheur , la Jeunesse est volage ;
C'est le défaut qu'on reproche à l'Amour.

Et tel aimable objet flatté de son hommage
 Bien souvent le voit naître , & finir en un jour.
 Il étoit si charmant ! n'est-ce pas bien dommage ;

Mais dans l'objet de nos ardeurs
 Trop d'Amour propre est pour nous un outrage.

Cependant ces freres vainqueurs
 De nos ames entr'eux ont réglé le partage :
 Eprouvons , s'il le faut , leurs charmes séducteurs ,
 Mais redoutons leur esclavage.



JE P T T R E

A M O N C Œ U R.

Quels mouvemens confus ! Quel trouble vous agite ?
 Où portez-vous , mon cœur , vos imprudens desirs ?
 Quelle ardeur vous consume ! Et quel objet excite
 Ces vœux tumultueux , ces pleurs & ces soupirs !
 Esclave infortuné du Dieu de la tendresse ,
 Jouet d'un vain espoir , déchiré par l'effroi ,
 Percé d'un trait fatal , noyé dans la tristesse ,
 Mon cœur en quel état vous offrez vous à moi ?
 Quoi ! du premier coup d'œil l'inéxorable Emire
 Auroit su triompher de votre liberté ,
 Et vous asservir sous l'Empire
 De ses graces , de sa beauté ?

Je fais que son esprit , que son ame a des armes ,

Pour soumettre les tendres cœurs ,

Plus dangereuses que ses charmes ,

Des mortels & des Dieux Vainqueurs.

Je fais qu'au feu d'un beau génie ,

Au goût fin , délicat , à l'aimable gaieté ,

Au mérite éclatant la générosité

Chez Emire est toujours unie.

„ Contre tant de vertus , de graces d'agrémens ,

„ Que peut (me direz vous) opposer un cœur tendre ?

„ Qui connoit bien le prix des nobles sentimens

„ Est trop foible pour s'en défendre.

Voilà donc votre excuse : eh bien , je la reçois ,

Mon cœur : que pourrois - je vous dire ?

Mes yeux vous ont fait voir Emire ;

Vous avez dû subir sa loi :

Je ne puis imputer qu'à moi

Votre esclavage , & mon martyre.

Ah ! que nous payons cher le desir curieux

Dont nous avons suivi l'impérieuse amorce !

Et qu'on court de danger à contempler des yeux

Qui sur les cœurs ont plus de force ,

Que ces immenses corps , Astres prodigieux ,

Qui volent dans les airs ^{15.} & brillent dans les cieux ^{16.}

Quel sera cependant votre sort déplorable ,

Mon triste cœur ! Qu'allez-vous devenir ?

^{15.} Les Planettes.

^{16.} Les Etoiles.

Ah ! si vous m'en croyez , tâchez de prévenir
 D'un téméraire aveu le prix inévitable :
 De l'objet de vos vœux redoutez le courroux ;
 Un mot mettroit le comble à votre peine extrême :
 Un soupir , un regard , votre silence même
 Lui diroit bientôt malgré vous ,
 „ J'ai trop vu des attraits si doux ;
 „ Emire , il est vrai , je vous aime.
 Ah ! je frémis pour vous de sa rigueur :
 Il en est temps encore : fuyez votre malheur ;
 Profitez du conseil que ma raison vous donne ;
 Fuyez ; n'attendez pas , mon cœur ,
 Que le désespoir vous l'ordonne.



L A L Y R E
 E T
L E S P O I S S O N S.
 F A B L E 17.

NE te livre jamais aux douceurs du repos
 Sans avoir achevé ce que tu devois faire :
 Sois actif , obligeant & docile à propos ,

17. Cette Fable est une imitation de celles d'Esopé (*Piscator*, *Fabula.*) du R. P. François Marazzini de Rimini , de la compagnie de Jesus , (*de Citharædo & Piscibus*, *Fabula* 71.) & de M. de la Fontaine, *les Poissons & le Berger qui joue de la Flûte*, (*Fab.* 11. *Liv.* 10.)

Ou renonce au bonheur de plaire.
 L'on raconte qu'un amateur
 De l'instrument triangulaire , ¹⁸
 Dont Amphion fut l'inventeur ,
 (Sauf les raisons du préjugé contraire
 Qui veut au seul Orphée en décerner l'honneur)
 S'avisa d'essayer si de sa tendre Lyre
 Les inimitables accords
 Des muets habitans de l'aquatique Empire
 Pourroient émouvoir les ressorts ;
 Sur le bord d'un étang , où cette froide engeance ,
 Entre deux eaux rapidement
 Nageoit & cherchoit l'aliment
 Nécessaire à sa subsistance ,
 Du mélodieux instrument
 Déjà la brillante harmonie
 A de tout l'humide élément
 Parcouru la surface unie ;
 Les airs retentissent des sons
 De cette Lyre enchanteresse ;
 Le Rossignol de ses chansons
 Imité la délicatesse ;
 Tandis qu'avec plus de justesse ,
 La Nymphé Echo répète ses concerts.
 Mais vainement des citoyens des airs

¹⁸ Cet instrument nommé la harpe ou la lyre , avoit (selon saint Jérôme) la forme du Δ des Grecs , & étoit composé de vingt-quatre cordes. *Citharam Amphion , ut alii , Orpheus , ut alii Linus invenit.* (Plin. lib. 7. cap. 56.)

Ses accens ont fait le délice ;
 Le stupide animal dans la fange se glisse ,
 Tranquille au fond des eaux s'endort, & n'entend rien.

Alors notre musicien
 Que ses frétillemens auroient rendu propice ,
 Pour se venger de ses mépris ,
 Met en œuvre un autre artifice.

„ Puisque je ne vous peux réveiller qu'à ce prix.

„ Voyons (dit-il) canaille croupissante ,

„ Si ce filet saura ranimer vos esprits ,

„ Et vous rendre à mes loix enfin obéissance ;

L'effet suit la menace , & les poissons surpris

De ne pouvoir plus à la nage ,

Pour rentrer dans leurs eaux , s'échapper du rivage

Bondissent sur le sable , & s'élancent confus ,

Par leurs imbécilles refus ,

D'avoir mérité l'esclavage.

„ Cessez ces vains efforts (dit l'Orphée outragé)

„ C'en est fait , je me suis vengé.

„ Votre indocilité prête d'être punie

„ Veut en vain réparer la perte des instans ,

„ Et satisfaire à contre - temps

„ Ma curiosité finie.

„ Quand les sons de ma lyre à sa douce harmonie

„ Vous invitoient d'accorder vos ballets ,

„ Cette danse auroit su me plaire ;

„ Mais content de ma pêche , & sûr de mes filets

„ De vos fauts je n'ai plus que faire :

Cette Moralité te regarde , Pécheur ,
 Lorsqu'indocile aux loix de ton divin Pasteur ,
 Du sommeil du péché sa grace te réveille ,
 Garde-toi de fermer l'oreille à son amour ,
 Ou crains que sa clémence endormie à son tour
 A tes vaines clameurs ne ferme un jour l'oreille ^{19.}



L'INFIDELLE JUSTIFIÉE

OU

LA COQUETTE SAGE.

ÉPIGRAMME.

„ QUE votre inconstance est extrême
 (Disoit un petit maître à Cloris l'autre jour)
 „ Vos bontés font d'abord accueil à qui vous aime ;
 „ Vous écoutez l'amant , puis vous fuyez l'Amour ?
 „ Le Marquis aujourd'hui se voit-il bien en Cour ;
 „ Demain pour le Marquis vous n'êtes plus la même ,
 „ à Mylord Duc son successeur
 „ Votre bouche & vos yeux de l'aimable espérance
 „ Ont-ils laissé goûter la flatteuse douceur ?

^{19.} „ *Divinis dociles monitis accommodet aures ,*
 „ *Qui velit in se aures numinis esse pias.*
 (R. Patris marazzani, Ariminensis, de cith. & piscib. Fa-
 bul. 71.)

„ Tout change ; c'en est fait : un Héros de Finance
 „ Lui fait connoître son erreur.
 „ A-t-il le vent en poupe ? Un Marin d'importance
 „ Tend les voiles , poursuit , combat avec ardeur ,
 „ Et coule à fonds le Corsaire de France.
 „ Un beau jour luit à peine à ce nouveau vainqueur ,
 „ Déjà la tempête & l'orage
 „ Agitent son vaisseau , l'éloignent du rivage ,
 „ Et des vents déchaînés la bruyante fureur
 „ Près d'arriver au port , lui fait faire naufrage.
 „ Et moi , de vos appas plus vivement épris ,
 „ Qui me flattois sur eux d'obtenir l'avantage ,
 „ Je deviens à mon tour l'objet de vos mépris :
 „ Infidelle ! Ah ! cessez cet injuste langage ,
 (répond modérément Cloris ,
 Véridique , prudente & sage)
 „ Vous vous trompez , Mr. , je ne suis point volage ?
 „ Mais , avant qu'à mon cœur je permette d'aimer ,
 „ Je veux en connoître un que je puisse estimer.



POUR MADAME
 FORTUNÉE MATHURINE.
 MADRIGAL.

LE nom de Mathurine a pour vous mille appas ;
 Vous le préférez à tout autre :
 Mais pourquoi dans l'oubli laisser ainsi le vôtre ?

Pour moi , je ne le comprends pas.
 Car , ô charmante Fortunée !
 Malgré le nouveau nom , que le Dieu d'Hyménée ,
 Et votre époux vous ont donné ,
 Qui vous voit aisément devine
 Que Fortunée est bien moins Mathurine ,
 Que Mathurin n'est Fortuné.



QUESTION ÉCLAIRCIE

A MADemoiselle
BOURIANNE
MADRIGAL.

EH ! quoi , charmante Hébé , tandis que les desirs
 Des jeunes Nymphes de votre âge
 Ne tendent qu'à jouir des folâtres plaisirs
 D'un vain amusement , d'un riant badinage ,
 Déjà votre raison veut percer le nuage ,
 Et lire d'un œil curieux
 Dans les secrets mystérieux
 Des courtisans du Dieu , qu'au Parnasse on révère ?
 Vous demandez si le fameux vallon
 Consacré par la Grèce au culte d'Apollon
 Offre à nos vœux ce Dieu favorable , ou sévère ?
 De votre curiosité

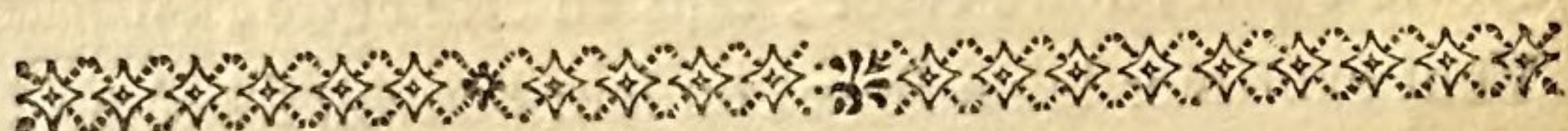
Je résoudrei bientôt l'ingénieux problème :

Quand pour chanter une Divinité ,
 Mars , l'Hymen ou l'Amour , ou Venus elle-même ,
 Avec exactitude , avec tranquillité ,
 D'Homere, ^{21.} ou de Sapho ^{22.} compassant le système.
 Notre esprit , notre cœur , sans en être agité ,
 Veut exprimer leurs feux , ou leur pouvoir suprême ,
 Lors Apollon nous traite avec sévérité.
 Mais qu'on obtient ses dons avec facilité ,
 Divine Hébé , quand on vous aime !
 Quel gage heureux de ses faveurs

²⁰ Homere , le plus célèbre des Grecs , ainsi nommé , parce qu'il étoit aveugle , vécut , (*selon les Chroniques de Cornelius nepos*) 160 ans avant la fondation de Rome : ce Prince des Poëtes fut d'abord appelé Meléfigenes , étant né (dit Hérodote) sur les bords du fleuve mélet qui arrose Smyrne , ville de la Province d'Ionie , dans l'Asie mineure. Le témoignage de cet ancien Auteur de la vie d'Homere , confirmé par ceux de Pline Liv. 5 chap. 19. & de Strabon livre 12. , semble devoir lever le doute sur le lieu de la naissance du pere des Dieux de la fable , si élégamment exprimé par ce passage de l'Orateur de Rome. „ *Homerum , inquit , Colophonii civem dicunt esse suum ; Chii suum vindicant ; Salamini repetunt ; Smyrnaei vero suum esse confirmant.* (Cicero pro Archia.) mais celui dont tant de villes fameuses se disputerent après sa mort l'honneur d'être l'heureuse patrie , vécut pauvre , & ne put obtenir à Cumes , les secours nécessaires à sa subsistance. (*Voyez Cumes humiliée ; Epigramme.*)

^{21.} Sapho , de l'Isle de Lesbos , illustre compatriote & amie d'Alcée , soutenoit avec ce magnifique poëte le tendre Anacréon , Pindare surnommé le Cygne Thébain & Corinne de Thèbes son émule , l'honneur de la poésie Lyrique , 500 ans avant l'Ere Chrétienne : l'invention de l'Archet & des vers Saphiques , dont la musique & la poésie sont redevables à cette ingénieuse Lesbienne , la firent surnommer la dixieme muse „ *Mnemosynem* „ *matrem Musarum cepit stupor , quando audivit dulcisonam* „ *Sapho , nunquid decimam Musam habent Mortales.* (Antipater Sidor.)

Que de transports si beaux , de si vives ardeurs !
 Quel Apollon que le Dieu de Cythère ,
 Qui , caché dans vos yeux vainqueurs ,
 Y lance d'une main légère
 Ses traits les plus sûs dans nos cœurs !



QUATRAIN,

*Sur les Paraphrases des Pseaumes
 de David , par Monsieur Rouf-
 seau.*

ENée eut un Virgile , Achille eut un Homere ,
 Henri IV. un Voltaire & Louis un Boileau ;
 Mais un Dieu Tout-Puissant des Rois Juge severe ,
 Devoit être chanté par David & Rousseau.



F R A G M E N S
D'UNE TRAGÉDIE
I N T I T U L É E
DOM PEDRE,
ROI DE CASTILLE.



A CHAMBERI, & se trouve,
A LYON,
Chez J. B. REGUILLIAT, Imprimeur-
Libraire, place des Jacobins.

M. D C C. L X.
AVEC PERMISSION.

PERSONNAGES.

DOM PEDRE, surnommé le Cruel, Roi de Castille, & de Léon.

LE COMTE DE TRANSTAMARE,
Frere naturel de *DOM PEDRE*.

CONSTANCE, Infante d'Arragon, Fille de
de Pierre quatrieme, Roi d'Arragon, ma-
riée à *DOM PEDRE* par Ambassadeur.

NUGNE'S DE PRADE, Favori du Roi,
Généralissime de ses Armées & Ministre
d'Etat.

MARIE DE PADILLE, Fille de *NUGNE'S*.

ELVIRE, confidente de *PADILLE*.

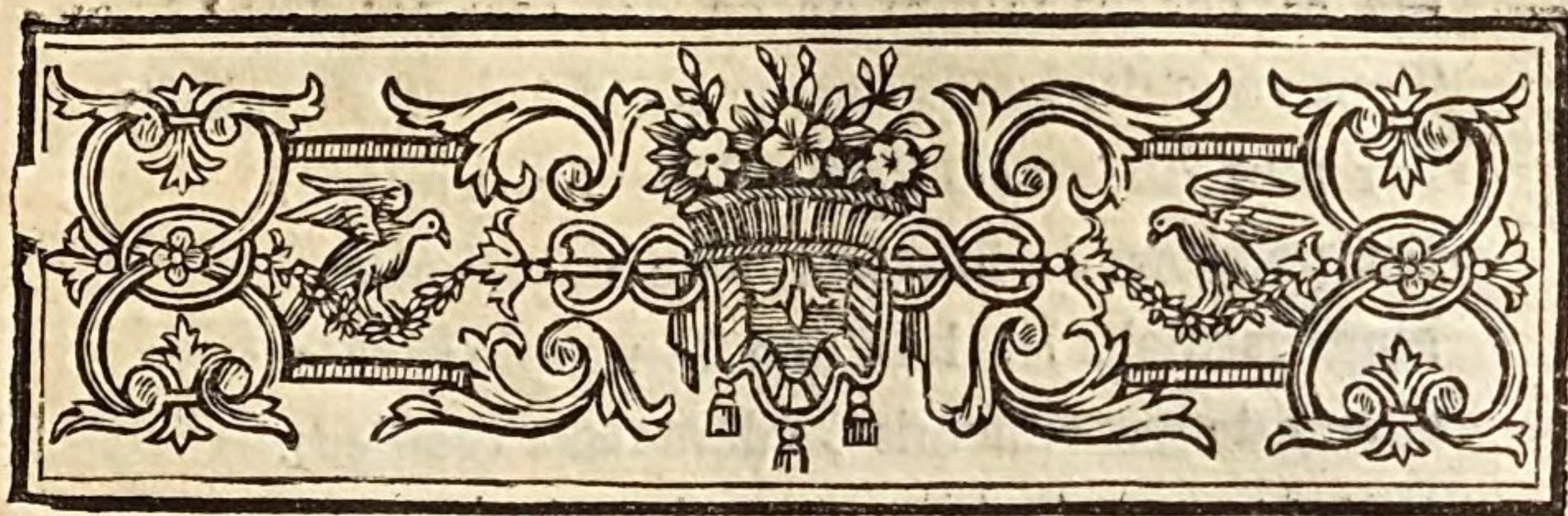
DOM FERNAND, Capitaine des Gardes du
Roi.

GARDES.

*La Scene est à Burgos, ville d'Es-
pagne, capitale de l'ancienne Castille.*

Nota. Le sujet de ces deux Fragmens Drammatiques est tiré des Histoires de France & d'Espagne & des œuvres de madame de Villédieu. La lecture de cet informe projet d'ouvrage de la jeunesse de l'Auteur, indiquera les changemens faits à l'Histoire en substituant la princesse Constance d'Arragon à Blanche de Bourbon princesse de France, & en supposant que Marie de Padille fût fille de Nugnés: ce seroit faire tort aux vives lumieres de notre siècle que de rapporter les motifs de ce double usage de la licence Drammatique.

FRAGMENS



F R A G M E N T
D'UNE TRAGÉDIE
I N T I T U L É E
DOM PÉDRE,
R O I D E C A S T I L L E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

P A D I L L E , E L V I R E .

E L V I R E .

Q U O I ! M a d a m e , v o s y e u x t o u j o u r s b a i g n é s d e l a r m e s
R e d o u t e n t - i l s s i p e u l a p e r t e d e l e u r s c h a r m e s ?
F a u t - i l v o u s v o i r g é m i r a u m i l i e u d ' u n e C o u r
D o n t v o t r e b e a u t é f a i t & l a g l o i r e , & l ' a m o u r ,
E t d e t a n t d e d o u l e u r s n ' a c c u s a n t q u e v o u s - m ê m e

T

Me cacher les raisons de ce désordre extrême ?
 Tout vous rit. La fortune , au gré de ses souhaits
 Par tout de votre Pere assure les projets :
 Du pouvoir de son Roi sage dépositaire
 Nagnés dicte les loix que le peuple révere.
 Craint de nos ennemis , adoré dans ces lieux
 Il prépare à Padille un destin glorieux :
 Il peut

P A D I L L E.

Il ne peut rien , Elvire : ta tendresse
 Veut en vain soulager la douleur qui me presse ;
 Tu ne fais que l'aigrir encor par tes discours :
 Et ma mort pourra seule en arrêter le cours.

E L V I R E.

Ne quitterez-vous point un si triste langage ?
 Ah ! du moins dans vos maux montrez plus de courage ;
 D'un fatal désespoir redoutez les erreurs ,
 Et , sans les mériter , soutez vos malheurs.

P A D I L L E,

Qu'il est aisé d'avoir ces sublimes pensées ,
 Quand d'un malheur léger nous sommes menacées !
 Mais que nous suivons mal ces conseils généreux ,
 Quand il ne reste enfin nul espoir à nos vœux !

E L V I R E.

Quoi ! rien ne peut calmer le désordre où vous êtes :
 Ah ! vos maux ne sont pas si grands que vous les faites ,

Et je ne croirai point qu'une telle douleur

P A D I L L E.

Eh bien , Elvire , il faut te découvrir mon cœur.

Il te souvient encor de l'illustre victoire
 Qui de l'heureux Nugnés éternisa la gloire
 Quand des Maures cruels les nombreux bataillons
 De leur sang ennemi rougirent nos sillons.
 Dans Tariffe , l'objet de leur bouillante rage ,
 Déjà ces furieux s'étoient fait un passage ;
 Déjà les Castillans fuyant de toutes parts ,
 Laissoient nos ennemis maîtres de nos remparts ,
 Quand mon pere suivi d'une escorte nouvelle
 De nos soldats tremblans vint ranimer le zele ,
 Et fit par tant d'efforts admirer sa valeur
 Qu'on ne reconnut plus ni vaincu , ni vainqueur.
 Chacun des deux partis , avec même courage ,
 Du succès suspendu disputoit l'avantage ,
 Et pour aucun des deux n'osant se déclarer ,
 La fortune à tous deux laissoit lieu d'esperer.
 Mais de mon pere enfin la valeur triomphante
 Jetta dans tous les cœurs le trouble & l'épouvante ;
 Les Maures à leur tour , fuyant de toutes parts ,
 Ne tournoient qu'en tremblant les yeux sur nos
 remparts ,
 Et nos soldats vainqueurs , acharnés à leur fuite ,
 Par un carnage affreux précipitoient leur fuite.
 Deux cent mille Affriquains victimes du succès

Restèrent pour témoins des efforts de Nugnés.
 De leurs corps teints de sang nos campagnes couvertes
 Publiant ses exploits , s'engraissoient de leurs pertes ,
 Et d'un butin si riche éblouirent nos yeux ,
 Que l'or depuis ce jour parut moins précieux.
 Tu fais de quels bienfaits , sensible à tant de gloire,
 Alphonse de mon pere honora la victoire ,
 Quand de cet heureux Roi la mort bornant les jours
 De ses prospérités vint arrêter le cours.
 Mais ce fatal revers , loin de nuire à mon pere ,
 Rendit à tout l'Etat son secours nécessaire ,
 Et sa faveur accrue auprès du nouveau Roi
 Propice au malheureux , n'est funeste qu'à moi..
 Dom Pédre soutenu des conseils qu'il lui donne ,
 Croit devoir à Nugnés son bonheur , sa couronne ;
 Et charmé du succès de ses sages avis ,
 Veut qu'un Hymen illustre en soit le digne prix.
 Ce jour doit à mon sort , par un triste Hymenée ,
 Du frere de Dom Pédre unir la destinée ,
 Et dans ce même jour plus favorable au Roi
 L'Infante d'Arragon doit recevoir sa foi.

E L V I R E.

Daignez de ce discours m'éclaircir le mystere.
 Le Roi vous est-il cher ? haïriez-vous son frere ?
 Le Comte auroit-il pu mériter en ce jour ? ...

P A D I L L E.

Pour mériter ma haine il montre trop d'amour.

E L V I R E.

S'il est digne de vous quel sujet vous accable ?

P A D I L L E.

Dom Pédre n'en est pas à mes yeux moins aimable.

Cet aveu te surprend , cher Elvire ; & je voi

Quel étoit mon orgueil de prétendre à mon Roi.

Mais l'éclat séducteur de ce titre suprême

Augmentoit les transports de mon amour extrême ;

Et pour ce Roi charmant ma vive passion

Sembloit servir d'excuse à mon ambition.

Ciel ! avec quelle adresse , & quelle violence

L'amour a triomphé de mon indifférence !

Exempte des soucis qui le suivent toujours ,

Dans une douce paix je passois mes beaux jours.

Mon cœur débarrassé de toute inquiétude

Se faisoit des plaisirs une douce habitude :

Sans m'offrir du passé l'inutil souvenir

Le présent me flattoit d'un heureux avenir :

Du même œil , dont j'avois apperçu sa lumière ,

Je voyois le soleil achever sa carrière ;

Enfin aucun ennui ne troubloit mon bonheur ,

Quand le cruel amour s'empara de mon cœur.

Alors les doux plaisirs qui faisoient mon partage,

Parurent à mes yeux avec moins d'avantage ;

Mon esprit occupé de soins plus importants

Ne put à ces plaisirs s'arrêter plus long-temps.

Je n'envifageai plus de bonheur pour mon ame
 Que celui d'observer les progrès de ma flamme ,
 Et d'inspirer au Roi , par des soins ignorés ,
 Les tendres sentimens qu'il m'avoit inspirés.
 J'y croyois réuffir : près de moi moins sauvage ,
 Il n'employa jamais un superbe langage ,
 Et plus on le peignoit farouche , dédaigneux ,
 Plus mes yeux le trouvoient aimable , & généreux.
 Je crus lui plaire enfin ; & de cette victoire
 Mon cœur enorgueilli goûtoit déjà la gloire ,
 Quand par un coup du fort jaloux de mon bonheur ,
 Je me vis obligée à perdre mon erreur.
 Un jour qu'à cette erreur abandonnant mon ame ,
 J'applaudiffois mes yeux du succès de ma flamme ,
 Dans mon appartement je vis entrer le Roi :
 Nagnés l'accompagnoit , & s'adreffant à moi ,
 „ Ma fille , me dit-il , apprenez quel falaire
 „ De fes heureux exploits va payer votre pere ;
 „ Quel prix d'un peu de fang qu'il m'en a pu coûter ,
 „ En quel rang glorieux le Roi vous fait monter ?
 „ Son frere vous époufe : une union fi belle
 „ Va rendre de nos noms la mémoire immortelle.
 Juge Elvire , à ces mots de mon étonnement :
 Quel revers pour mes feux ! quel affreux changement !
 Je demeurai fans voix : de ma douleur fecrette
 Ma timide rougeur feule fut l'interprête ,
 Et mon pere ne put juger fi ma rougeur

Venoit de ma surprise , ou bien de ma douleur.
 Le Roi pénétra mieux le secret de mon âme :
 Ses regards paroissoient autoriser ma flamme ;
 Je le vis s'attendrir ; & jamais mon amour
 Ne me l'avoit offert si charmant qu'en ce jour.
 Mais ses discours enfin m'ôtant toute espérance ,
 Il fallut , malgré moi , rompre un honteux silence ;
 Et d'un pere absolu prévenant le courroux ,
 Promettre d'accepter le Comte pour Epoux.
 Voilà de mes douleurs l'origine funeste :
 Je t'ai dit mon secret : tes yeux ont vu le reste ;
 Tu faistrop quel spectacle on m'apprête aujourd'hui ;
 Ose encor condamner l'excès de mon ennui.

E L V I R E.

Madame, on vient ; .. cachez le trouble de votre ame :
 C'est Dom Fernand.

S C E N E I I.

DOM FERNAND , PADILLE , ELVIRE.

DOM FERNAND.

Je viens vous instruire , Madame ,
 D'un changement subit qui va vous étonner.
 On ne fait à Burgos qui peut le ramener ;
 Mais le Roi dans ces lieux arrive à l'instant même ,
 Et demande à vous voir.

P A D I L L E.

Ma surprise est extrême :

Dom Pédre , avant la Reine , à Burgos de retour . . .

Ciel ! Quel soin si pressant le rappelle à sa Cour ?

Dom Fernand , pourriez-vous . . . ?

D O M F E R N A N D.

Je ne puis rien vous dire ,

Madame ; mais lui-même il vient vous en instruire.

S C E N E I I I.

DOM PÉDRE. PADILLE. ELVIRE , DOM
FERNAND , GARDES.

DOM PÉDRE , à *Elvire* , & aux Gardes.

Que l'on nous laisse seuls ; vous Fernand , prenez soin
Que de notre entretien aucun ne soit témoin.

Elvire , Dom Fernand , & les Gardes se retirent.

Ecoutez- moi , Madame , & bannissez la crainte
Qui semble à mon abord sur votre front empreinte :
Dom Pédre a toujours eu pour vous trop de respect
Pour avoir mérité de vous être suspect.

Apprenez dans ces lieux quel sujet me ramene.

Ce jour à cet Etat doit donner une Reine ;
Constance mariée à mon Ambassadeur
Vient partager ici ma suprême grandeur ;
Et le Roi d'Arragon , en me donnant sa fille ,

Veut

Veut ainsi s'affurer l'appui de la Castille.
 Moi-même impatient par un Hymen si beau
 Je voulois de l'amour allumer le flambeau.
 Avide des plaisirs d'une amoureuse flamme,
 J'ignorois les tourmens qu'elle cause en une ame,
 Et ne pouvois penser que sans être amoureux
 Un mortel ici bas pût jamais être heureux.
 Mais bientôt détrompé par mon expérience
 De ma premiere erreur je connus l'imprudence :
 L'amour fut profiter du temps de cette erreur,
 Et désillant mes yeux, il enflamma mon cœur.
 De l'Hymen qui m'avoit présenté tant de charmes
 Je crus devoir alors prévenir les allarmes.
 De mon Ambassadeur j'ordonnai le retour ;
 Sans en savoir l'objet, il apprit mon amour.
 Mais il l'apprit trop tard, & déjà l'Hymenée
 Avoit avec Constance uni ma destinée.
 Il fallut de mon cœur étouffer les desirs ;
 Je voulus préférer ma gloire à mes plaisirs,
 Et renfermant en moi ma mortelle tristesse
 J'esperai l'oublier auprès de la Princesse,
 Je partis pour aller au devant de ses pas.
 Mes sujets éblouis, charmés de ses appas,
 Bien loin de pénétrer ma tendresse nouvelle,
 Bénissoient les auteurs d'une union si belle ;
 Tandis qu'applaudissant à leurs empressemens
 Mon ame étoit en proie aux plus cruels tourmens.

Enfin ne pouvant plus me faire violence ,
 J'ai cru qu'il étoit temps de rompre le silence.
 J'ai laissé la Princesse , avec toute ma cour ,
 Pour faire à votre vue éclater mon amour :
 Trop heureux , si l'aveu de mon fort déplorable
 Peut rendre à tant d'amour votre cœur favorable !

P A D I L L E.

Moi, Seigneur ! quel discours ! & que dois-je penser ?
 Dom Pédre jusques là pourroit-il s'abbaïsser ?
 Et , quand pour son Hymen ici tout se prépare ,
 Pourroit-il ressentir l'amour qu'il me déclare ?
 Non , Sire , de tels soins vous feroient trop de tort :
 Un si grand Roi mérite un plus glorieux sort ;
 Et doit songer sur tout , quelque amour qui le blesse ,
 Combien à son Hymen l'Univers s'intéresse.
 Suivez , Sire , suivez votre premier dessein :
 Qu'un feu plus glorieux naisse dans votre sein ;
 Et de Constance enfin prévenant les allarmes ,
 Oubliez que mes yeux ont eu pour vous des charmes.

D O M P É D R E.

Est-il temps d'y songer après tous les combats ,
 Qu'il m'a fallu livrer pour bannir vos appas ?
 Moi-même , me privant d'une beauté si chere ,
 J'ai voulu par l'Hymen , vous unir à mon frere :
 J'ai cru , par ce lien , engageant votre foi ,
 Vous mettre hors d'état de pouvoir être à moi :

Mais malgré moi , le sort à mon amour propice
 Vous a fait regarder ce nœud comme un supplice ;
 En vain de vos appas mon frere étoit épris ,
 Et vous avez payé tous ses soins de mépris.
 Il semble que du Ciel la puissance suprême
 Ait voulu vous unir à moi malgré moi-même ,
 Et n'ait tant différé cet Hymen odieux
 Que pour mieux assurer le bonheur de mes feux.
 Daignez enfin répondre à ma vive tendresse ,
 Et laissez-moi le soin du sort de la Princesse.

P A D I L L E.

Sans mes soins de son sort vous pouvez ordonner ;
 Mais vous ne pouvez pas sans moi me couronner :
 Et ne présumez pas , Sire , quelque distance
 Qu'entre vous , & Padille , ait laissé la naissance ,
 Que mon ambition rompe les nœuds sacrés
 Qui nous ont l'un de l'autre à jamais séparés ;
 Constance est votre épouse : & sur votre couronne
 Je fais les justes droits que ce titre lui donne.
 Elle doit partager ici votre pouvoir ;
 Et je ne puis enfin , sans blesser mon devoir ,
 Accepter un Hymen , qui la feroit descendre
 Du rang , où ses vertus doivent seules prétendre.

D O M P É D R E.

Ah ! si ce rang pour vous moins digne de mépris
 De ses seules vertus devoit être le prix ,

J'aurois pour l'en priver un droit trop légitime ;
 Votre vertu seroit l'excuse de mon crime ,
 Et quoique de la sienne on publie en tous lieux ,
 La vôtre préférée en triompheroit mieux.
 Mais un plus grand obstacle à mon bonheur s'oppose ;
 A recevoir Constance , ici tout se dispose ;
 Je lui dois mon amour , ma couronne , & demain
 On prétend me forcer à lui donner la main.
 On veut par un serment à ma vertu funeste ,
 Me faire confirmer ce nœud que je déteste ,
 Et m'obliger enfin , par ce nœud solennel ,
 A paroître à ses yeux encore plus criminel.
 Déjà par mon amour trop digne de sa haine ,
 C'est peu de dédaigner une si belle chaîne ;
 C'est peu que mes sujets , témoins de ses vertus ,
 Témoins de sa beauté , le soient de mes refus ;
 On veut que le serment d'une ardeur éternelle
 Ne laisse aucune excuse à ma flamme nouvelle ,
 Et qu'ainsi trahissant l'intérêt de mon cœur ,
 Moi même de mes maux je devienne l'Auteur.
 Non , non : un tel serment me feroit trop d'injure :
 J'aime encor mieux paroître inconstant que parjure ,
 Mais que dis-je , inconstant ! ai-je brûlé jamais
 D'une si vive flamme , & pour d'autres attrait !
 Vos yeux seuls , réservés à cette illustre flamme
 Depuis que je respire , ont régné sur mon ame ,
 Et lorsque je vous vis pour la première fois ,

L'amour ne m'avoit point encore appris ses droits.
 J'ignorois par quel charme exerçant son Empire
 Il étendoit ses droits sur tout ce qui respire ;
 Je m'en croyois exempt : hélas ! depuis ce jour,
 Je n'ai que trop connu le pouvoir de l'amour.
 Mais c'est trop dans ses fers lui faire résistance ;
 C'est trop long-temps gémir dans un triste silence.
 Il faut enfin céder , & puisqu'il m'a vaincu ,
 Qu'il triomphe en un cœur qui l'a trop combattu ,
 C'en est fait : désormais rien ne m'en peut distraire :
 Ce cœur n'aspire plus qu'au bonheur de vous plaire ,
 Et du fort irrité je craindrai peu les coups ,
 Si je puis parvenir au bonheur d'être à vous.
 Parlez : daignerez-vous répondre à ma tendresse ?

P A D I L L E.

Sire , daignez vous-même épargner ma foiblesse
 Dans le trouble où me jette un discours si pressant ;
 Mon cœur même peut-il démêler ce qu'il sent ?
 Hélas ! en ce moment que pourrois-je vous dire ?
 Souffrez

D O M P E D R E.

Eh ! bien , Madame , adieu , je me retire ;
 Pensez-y : mais sur tout songez que mon bonheur
 Dépend uniquement du choix de voire cœur.



S C E N E I V.

P A D I L L E *seule.*

Hélas ! que ce discours n'est-il plus véritable ,
Cher Prince ! se peut-il que ton amour m'accable
Et que de cet amour l'impétueuse ardeur
Au lieu de l'appaiser aigrisse ma douleur ?
Que me sert cet aveu que tu me viens de faire ,
Si tu n'es plus à toi , si je suis à ton Frère ?
Que me sert de trouver un amant dans mon Roi ,
Si son thrône , & sa main ne peuvent être à moi ? . .
Que dis-je ? A quelle erreur mon ame s'abandonne ?
Est-ce ainsi que l'on perd l'espoir d'une couronne ?
Et quand ce doux espoir vient s'offrir à mes yeux ,
Laisserai-je échapper un bien si précieux ?
Ah ! c'est trop en un jour laisser voir de foiblesse :
Méritons mieux du Roi les soins , & la tendresse ,
Et quoiqu'à ma rivale il en puisse coûter ,
Au thrône qui l'attend essayons de monter.
De quel crime après tout me rendrai-je coupable ?
Le perte n'en est pas pour elle irréparable :
Mais si par mes froideurs je m'en laisse bannir ,
Je ne puis me flatter d'y jamais parvenir
Employons toutefois la ruse , & la prudence :
Que Dom Pédre , à son gré , dispose de Constance ;
De son sort , quel qu'il soit , fions-nous à ses soins ,

Et que mes yeux en soient seulement les témoins ;
 Mais que dira mon pere ? Avec quelle surprise
 Apprendra-t-il l'amour dont mon ame est éprise ?
 De quel œil verra-t-il ce téméraire amour
 Apporter la discorde au milieu de la Cour ?
 Helas ! sur quelque objet que j'arrête la vue ,
 D'une juste frayeur je sens mon ame émue ;
 Je ne vois que dangers , qu'obstacles à mes feux ,
 Plus je pense à mon sort , plus je le trouve affreux.
 Il n'importe : mon cœur ne peut plus s'en défendre :
 Je l'ai trop engagé pour pouvoir le reprendre :
 Il n'est plus temps de feindre , & je vais révéler
 L'ardeur du feu secret dont je me sens brûler.
 Quels que soient les écueils dont le sort l'environne ,
 Je ne saurois trop cher payer une couronne.

Fin du Premier Acte.



II. FRAGMENT.

A C T E V.

S C E N E D E R N I E R E.

P A D I L L E , L E C O M T E.

P A D I L L E.

Où , ton bras a vengé le meurtre de mon pere :
Mais qui me vengera du meurtre de ton frere ?
Pour ce dernier forfait je n'ai plus que mon bras :
Ton sang le souilleroit ; tu m'aimes : mon trépas
Mieux que le tien , cruel , assouvira ma rage ;
Vois couler tout mon sang , ma mort est ton ouvrage ;
Pour prix de tes fureurs , de ton juste tourment ,
Puisse-t-elle à jamais devenir l'instrument ?

• *Fin du cinquieme Acte.*





L A VÉRITÉ,
O D E
AUX SOUVERAINS.

Princes , qui des Dieux , en partage ,
 Avez reçu l'autorité ,
 Daignez agréer cet hommage ;
 Je vais chanter la vérité.
 Cette favorable immortelle
 N'usurpera point vos grandeurs :
 La Divinité la plus belle
 Ne veut régner que sur les cœurs.

Les ris , les plaisirs & les graces
 Relevent ses simples atours :
 Je vois folâtrer sur ses traces
 Un essain de tendres amours.
 L'erreur impie & téméraire
 Fuit à l'aspect de son flambeau :
 L'astre brillant qui nous éclaire
 Ne produit pas un jour si beau.

Rois , que sa clarté vive & pure
 Guide vos cœurs & vos sujets ,
 De l'envie & de l'imposture
 Eloigne de vous les projets. 1.

1. „ *Veritas potens est , & contrarium infirmum.*
 (Demosthen. ex orat. de fals. legat.)

De succès heureux & faciles
 Elle assurera vos desirs,
 Et rendra vos cours les asiles
 Et des vertus & des plaisirs. 2.
 C'est ainsi qu'un Monarque auguste, 3.
 Non moins bienfaisant que Titus, 4.
 Magnanime pieux & juste,
 Jouit du prix de ses vertus. 5.
 Ainsi son grand nom & sa gloire
 Obtiendront l'immortalité, 6.
 Gravés au temple de mémoire
 Par la main de la vérité. 7.

Qu'il est beau de pouvoir se dire,
 „ Par mes soins mon peuple est heureux,
 „ Par tout on m'honore, on m'admire,
 „ Et pour mes jours on fait des vœux. 8.

2. „ *In virtute non beatam modò vitam, sed etiam beatissimam.*
 Xenocrates in Quint. Ciceron. Tusculan. lib.

3 Sa Majesté Stanislas premier, dit le bienfaisant, Roi de Pologne, grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar.

4. „ *At Titus orbis amor rapitur florentibus annis.* (Ausonius.)

5 „ *Ipsa quidem virtus sibi met pulcherrima merces.*
 (Silius Italicus)

6. *Nunquam stygias fertur ad umbras inclyta virtus.* (Seneca.)

7 „ *Quidquid ex agricola amavimus, quidquid mirati sumus,*
 „ *manet, mansurumque est animis hominum in æternitate tem-*
 „ *porum famâ rerum.* (Tacit. in vit. Agricolaë.)

8. La première idée du sentiment vrai, exprimé dans ces vers est dûe à l'un des plus élégans Auteurs Drammatiques du dernier siècle.

„ Quel plaisir de penser & de dire en vous-même,
 „ Par tout en ce moment on me benit on m'aime!
 (M. Racine, Trag. de Brittan. Act. 4 Scen. 3.)

„ Je fais par quel devoir sévère
 „ Ce peuple est soumis à ma loi :
 „ Mais je fais que je suis le pere
 „ Des sujets dont je suis le Roi.

Tel fut Néron dans sa jeunesse ,
 Quand de Sénèque 9. & de Burrhus 10. ,

9. Lucius Annæus Seneca , né à Cordouë , environ un an avant la mort d'Auguste , vers la treizieme année de l'Ere Chrétienne devint l'un des plus grands Philosophes de son temps. La jalousie que César Caligula conçut de son éloquence pensa le faire périr en l'année 39 , & les liaisons dont il fut soupçonné avec Livilla , sœur de cet Empereur , le firent exiler en l'Isle de Corse par Tibère Claude son successeur en l'année 43.

Procul ab invidia malis.

Remotus , inter Corsici rupes maris.

(L. An. Seneca , in Octav. Trag. Act. 2 scen. 1.)

Mais il en fut rappelé par le même Empereur , à la sollicitation d'Agrippine , sa nouvelle épouse , en 49 , & Sénèque , déjà Sénateur , fut nommé Précepteur de Néron , alors âgé d'onze ans , à l'instant de son adoption. Ce jeune Prince profita si bien des préceptes de son instituteur , qu'après son élévation au Thrône des Césars , les Romains voulurent lui déferer le titre de pere de la Patrie. Mais la dépravation de son cœur développée & enhardie par les pernicioeux conseils de ses flatteurs , prévalut bientôt après sur les sages instructions du Philosophe Stoicien , & lui inspira le funeste dessein de l'en punir. Ce fut en vain que Sénèque , prévoyant le sort qui lui étoit réservé , tâcha de s'y soustraire par les offres de remettre à l'avare Empereur les grandes richesses qu'il possédoit. Les sermens qu'il reçut de ce perfide Arbitre de ses jours , de mourir plutôt , que d'attenter jamais à la vie du Philosophe , ne servirent que de voile aux pièges tendus pour réussir à l'en priver. L'imputation du crime , d'avoir participé à la conjuration de poison , en opéra enfin le succès désiré ; & l'époux infortuné de la fidèle Pauline , obligé de choisir le genre de sa mort , se détermina à se faire couper les veines , & mourir dans un bain chaud en l'année 65 , de l'Ere Chrétienne , la 52 de son âge & la 12 du regne de son indigne élève.

„ *Et docti Senecæ ter numeranda domus.*

(Martial. Epigram. 40. lib. 4.)

10 Afranius Burrhus , très.expérimenté dans l'art Militaire , devoit son élévation à la protection d'Agrippine , dont le cœur vicieux n'avoit pu lui refuser l'estime due à son rare mérite.

Son cœur chérissant la sagesse ,
 Respectoit encor leurs vertus :
 Tel Néron auroit pu prétendre
 Au rang des plus grands Empereurs ,
 S'il eût su toujours se défendre
 Des pièges des Adulateurs. ^{11.}

Plus que les éclats du tonnerre
 Qui fendent la voute des Cieux ,
 Redoutez , Princes de la terre ,
 Ces Courtisans audacieux ,
 Dont l'ame à feindre accoutumée
 Avec art déguise son fiel ,
 Et dont la bouche envenimée ^{12.}
 Vous paroît distiller le miel. ^{13.}

Cette Impératrice le fit parvenir à la dignité de Préfet du Prétoire , & engagea l'Empereur Claude à le nommer Gouverneur de la jeunesse de Néron , qu'elle venoit de lui faire adopter pour successeur. La faveur de Burrhus & de Sénèque fut portée au plus haut degré , tandis que leur Elève devenu Empereur , se fit regarder comme le meilleur des Princes : mais ils achetèrent bien chèrement ce fragile avantage , puisque l'un & l'autre périrent de la morsure de la couleuvre , qu'ils avoient échauffée dans leur sein : ce traître Empereur ayant envoyé du poison caché sous les apparences d'un remède qu'il avoit promis à Burrhus , attaqué d'un mal de gorge.

^{11.} „ *Laudatore nihil insidiosius.*

(Phædri Sententia , Fabula 13 Liber 11.)

^{12.} *Sepulchrum patens est guttur eorum.* (David , Psal. 5.)

^{13.} „ Gomme les dents se gâtent à force de manger des confitures , de même les oreilles des grands s'empoisonnent à force d'entendre des douceurs & des flatteries.

(Jean Rufo , Apophthegme. 114.)

„ L'Idolâtre s'admire & d'un parler de miel ,
 „ Se va préconisant cousin de l'arc-en-ciel. (Mat. Reg. Sat. 10)

Tel d'Elisabeth en furie , ¹⁴

Le ministre de cruauté

Soustrait aux regards de Marie , ¹⁵

Du glaive l'acier irrité.

Telle des flatteurs la malice ,

Dérobe à votre œil abusé ,

Pare de fleurs le précipice

Que sous vos pas elle a creusé. ¹⁶

Mais des cœurs de la foule altière

Des tyrans de vos volontés

Quelle favorable lumière

Percera les obscurités ?

Quels caractères , quels indices ,

14. Elisabeth, Reine d'Angleterre, fille du Roi Henri VIII, mort le 28 Janvier 1547 monta sur le Thrône après la Reine mariée sa sœur, épouse de Philippe second, Roi d'Espagne, décédée le 19 Novembre 1558. Elisabeth, alors âgée de 25 ans gouverna l'Angleterre pendant 45 années, mais ne put voir la fin de son quatorzième lustre, obligée de payer à son tour à la nature le 3 Avril 1603, le tribut qu'elle avoit fait si cruellement payer au vaillant Comte d'Essex, son favori, & à l'infortunée Reine de France & d'Ecosse sa cousine.

15. Marie Stuart, Reine d'Ecosse, après la mort du Roi Jacques V., son pere, arrivée le 13 Décembre 1541, & Reine Douairière de France, veuve du Roi François II, décédée le 3 Décembre 1560, fut obligée par ses rebelles sujets, les Calvinistes d'Ecosse, d'aller chercher un asile en Angleterre auprès d'Elisabeth sa proche parente, en l'année 1568 : mais elle y fut trahie par cette Reine, arrêtée par ses ordres, & après 18 ans de prison, décapitée au château de Frodinghay, le 18 Février 1587. Trait abominable de la politique d'Elisabeth, sur lequel tout le zèle du chancelier Bacon, son adroit panegyriste ne l'a prudemment défendue que par le plus profond silence.

„ *Quis, talia fando,*
 „ *Myrmidonum Dolopumve, aut duri Miles Ulixi,*
 „ *Temperet à lacrymis ?* (Vir Ænei. lib. 2. Vers 6.)
 16. „ *Præparat dissimulatim insidias.* (Quin. lib. 10. cap. 1.)

Du zèle sincère & soumis
 Distingueront les artifices
 De vos dangereux ennemis ?
 Vérité , que mon cœur adore
 Soutiens les accens de ma voix , 17.
 C'est à ta clarté que j'implore
 D'assurer le thrône des Rois. 18.
 Déesse , quelle vive flamme
 S'offre à mes regards éblouis ?
 C'est le feu pur qui régit l'ame ,
 Et la justice de Louis. 19.
 Elle m'éclaire , elle prononce ,
 Et répand ses dons généreux ;
 Je vais vous dicter sa réponse ,
 Rois , apprenez l'art d'être heureux. 20.

17. „ *Vos , ô Calliope , precor , aspirate canenti.*
 (Virgil. *Æneid.* lib. 9 vers 525.)

18. Le Thrône des Rois est un vaste & majestueux Edifice , qui ne peut subsister s'il n'est élevé sur des fondemens solides. La sagesse & la vigilance en doivent être les plus fermes appuis , l'amour de la vérité & de la justice étant le seul gage assuré de la prospérité des Souverains.

„ La vertu & l'application en font la base : car , comme
 „ l'imprudence est la source de toutes les disgraces de la vie ,
 „ la prudence en fait tout le bonheur.

(*Le R. P. Balthasar Gracian , de la Compag. de Jesus : hom. de Cour , Maxim. 21*)

19 Le Roi , né à Versailles le 15 Février 1710.

20. L'art d'être heureux est l'art de bien connoître les hommes & de se mieux connoître soi-même pour diriger exactement toutes ses vues & ses démarches sur les principes de l'équité , dans le sein ou à la tête de la Société civile , en y prenant toujours la prudence & la vertu pour guides.

„ *Huic duos rectores tribuo , prudentiam & virtutem.*
 (*Justi Lipsii civilis doctrinæ lib. 1.*)

„ Ce Courtisan vous est fidele ,
 „ Par qui vos vices combattus
 „ Rougissent d'avouer son zèle ,
 „ Et son amour pour vos vertus. 21.
 „ Mais celui qui par ses souplesses ,
 „ Cachant son orgueil à vos yeux ,
 „ Aux complices de vos foibleſſes
 „ Offre un encens ambitieux , 22.
 „ Privé de l'aspect des ravages
 „ Suscités par ses factions , 23.
 „ Dans les deserts les plus sauvages ,
 „ Doit expier vos passions. 24.
 Sage , & grand Roi qui sur la terre ,
 Vive image de l'Eternel , 25.
 Ne menaces de ton tonnerre
 Que l'impie & le criminel , 26.
 Poursuis : l'équité , qui te guide ,
 Est le gage de tes exploits ;
 Des fureurs du fer homicide
 Venge les peuples , & les Rois. 27.

21. Ceux qui nous reprennent nous sont plus utiles que ceux qui nous flattent. [Pythagore.]

„ *Virtutum radices amaras , fructus verò dulces.* [Isocrates.]

22 „ *Pro nostris ut sis ambitiosa malis.* [Ovi. de Pont. lib. 3]

23 — — — — — „ *Ne te*

„ *Consortem culpæ gaudeat esse suæ.* [Ovid. Fas. lib. 3.]

24 „ *Piacularem oportet fieri ob stultitiam tuam.*
[Plautus in Epid.]

25. Louis XV., dit le Bien-Aimé.

26. „ *Væ illis qui in viâ Cæin abierunt.* [Judæ Can. V. 11.]

27. *Perge modò , & qua te ducit via , dirige gressum.*
[Virgil. Aneid. lib. 1. vers 411.]

Et vous , dont la plume sublime
 Assure l'immortalité ,
 Célébrez ce Roi magnanime
 Protecteur de la vérité , 28.
 Chéri des Filles de mémoire ,
 Et le centre des vœux divers
 De la concorde , de la gloire ,
 Et des vertus de l'Univers. 29.

28. „ *Sicque erit æternum , totâ resonante camœnâ ;*
 „ *Carmen , & imperii divi sub nomine vivat ,*
 „ *Laudetur , placeat , vigeat , relegatur , ametur !*

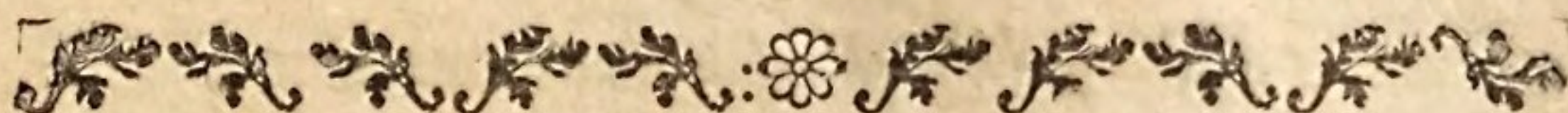
[Octavius Augustus in Virgilio *Æneid*]

29. Allusion aux traites d'amitié & d'alliance , conclus à Versailles le premier Mai 1756 entre sa Majesté très-Chrétienne & l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême , auxquels l'Impératrice de Russie & plusieurs autres Souverains ont accédé.

„ Questo prodigio politico e l'effetto d'una scambievolmente fidanza
 „ d'una dominante ragione , & d'una rispettiva probità. Tre
 „ cose più assai efficaci , che le armi , ed i terrore , per produrre
 „ la felicità dei popoli e de' Regnanti.

„ Cet admirable ouvrage de politique est l'effet d'une con-
 „ fiance mutuelle , d'une raison dominante & d'une respec-
 „ tive probité ; trois choses infiniment plus efficaces que les armes
 „ & la terreur , pour opérer la félicité des peuples & des
 „ Souverains.





L E L O U P

VOYAGEUR.

FABLE.

A Son Altesse Royale, Madame Marie Elisabeth, Infante d'Espagne, Princesse de Parme, de Plaisance & de Gueftalle. ^{1.}

MADAME,

Parti des rives de la Seine, ^{2.}
Pour venir en ce beau séjour, ^{3.}
Des productions de ma veine

^{1.} S. A. R., Fille aînée de monseigneur l'Infant Dom Philippe, Duc de Parme, de Plaisance & de Gueftalle, & de madame Louise Elisabeth de France, Infante d'Espagne, Duchesse de Parme, naquit à Madrid le 31 Décembre 1741.

^{2.} De Paris qu'arrose la Seine; ce Fleuve prend sa source dans les bois de Chânceaux, entre Montbard & Dijon en Bourgogne, & a son embouchure dans la manche, près le Havre de Grace en Normandie.

„ *Sequana Fluvius Gallia Belgas à Celtis dividens, qui Sequa-*
„ *nis populis apud quos oritur, nomen creditur fecisse.*

(Plinius, lib. 8. cap. 17.)

^{3.} Parme, ville de Lombardie, capitale du Duché du même nom, & séjour ordinaire de ses Souverains. Cette gracieuse Ville, située entre Plaisance & Régio, est la patrie du savant Macrobe & du poète Cassire.

„ *Quod Cassiri Parmensis opuscula vincat,* (Horatius.)

Y

Faire à VOTRE ALTESSE ma cour ,
 J'ose par ce nouvel hommage
 De mon zèle & de mon ardeur ,
 Lui consacrer un foible gage
 Du respect gravé dans mon cœur. 4
 Ah ! Si la Royale faveur
 Daigne d'un glorieux suffrage ,
 Dont je lui dois l'honneur, 5
 Embellir du Loup voyageur
 Le fabuliste badinage ,
 Ce nouveau prix de mon voyage
 Mettra le comble à mon bonheur ,
 Et dissipera ma frayeur
 D'être si loin de mon village. 6.

Jadis , (Si d'un grand Empereur
 L'Affranchi n'étoit pas menteur :) 7
 Un Loup faisoit mauvaise chère
 Accablé d'ans & de misere ,
 Décharné , maigre à faire peur ,
 (Vieillesse , misere & maigreur
 Sont , je pense , trois sœurs jumelles ,

4. „ *Ut desint vires tamen est laudanda voluntas.* (Ovidius.)
 5. „ Qu'a déjà consacré l'honneur de ton suffrage ;
 „ A t'offrir ce tribut c'est toi qui m'enhardis ;
 „ mes vers sont immortels tu les as applaudis,
 (M. l'Abbé Pelligrin , Epître dédicatoire de la Tragédie de
 Pélopée à M. le Maréchal Duc de Villars.
 6. „ *Annue conanti per laudes ire tuorum ,*
Deque meo pavidos excute corde metus. (Ovid. lib. 1. fast.)
 7. „ L'idée de cette fable est due à Phèdre affranchi d'Auguste ,
 & M. de la Fontaine en a enrichi le siècle de Louis le Grand.
 (Le Chien & le Loup , Fable 5. liv. 1.)

Et de toutes les immortelles ,
 Celles , qui , pour notre malheur
 Ont le plus d'union entr'elles.)
 Assez vieux pour être un docteur ,
 Il se souvint qu'en quelque Auteur
 Il avoit lu cette sentence ,
 Que pour parvenir à dompter
 De son étoile l'influence ,
 „ Il faut savoir se transplanter. 8.
 Enchanté de ce bel adage ,
 Et résolu d'en faire usage ,
 N'en pouvant trop tôt profiter ,
 Il part , & se met en voyage.
 Si le loup fit mal ou fit bien ,
 C'est pourquoi je n'ai nulle envie
 De dire ni décider rien ;
 Sur les actions de la vie
 Une expérience suivie 9.
 M'ayant instruit suffisamment
 Que par raison, discernement ,
 Réflexion , Philosophie ,
 On se décide rarement :
 L'on juge par l'événement ;
 C'est le succès qui justifie. 10.

8 Maxime cent nonante-huitieme de l'homme de Cour de Balthazar Gracian ; cet admirable ouvrage de politique a été traduit de l'Espagnol en François , & enrichi d'un savant commentaire par M. Amelot de la Houffaye.

9. *Sevis venit usus ab annis.* [Ovid. lib. 6 Metamorph.)

10. „ Le vulgaire ne s'arrête qu'aux apparences , & ne juge

Des pays , où ce loup passa.
 Des monts & vaux qu'il traversa ,
 De faire une géographie ,
 Ce feroit un autre opéra ,
 Dont je crois qu'on m'approuvera
 D'avoir évité la folie.
 Bref , il arrive en Italie ,
 N'ayant que la peau sur les os ,
 Et prend enfin quelque repos
 Juste entre Véronne ^{11.} & Mantoue. ^{12.}
 Cités , dont Apollon se loue ,

„ que par les événemens ; & il n'y a presque dans le monde que
 „ le vulgaire. (*Machiavel* , chap. 18 de son Prince.)

11. Véronne , ville de la République de Venise , dans la marche Trivigienne , voisine des Alpes , & arrosée par l'Adige. Cette Ville bâtie par les Gaulois , [au rapport de Justin liv. 20.] est la Patrie de C. Valere Catulle , d'Emilius Macer , de Jérôme Fracastore , des trois Guarini , de Pomponio secundo , de Lodovico Merchanti , de Laudivio , de Bernardino Campagna , du Marquis Scipion de Mafféi & de plusieurs autres beaux génies , recommandables par leurs talens pour la Poésie latine italienne.

„ *Tantum magna suo debet Verona Catullo* ,

„ *Quantum parva suo Mantua Virgilio.*

[*M. Valer. Martial. Epigramme. 177. lib. 14.*]

12. Mantouë , ville de la Gaule Italique , ou Lombardie , bâtie sur le rivage du Pô , par Ocnus , si l'on en croit Virgile , autrement nommé Bianor , fils de Tibérinus , Roi d'Etrurie , & de la Prophétesse Manto , pieuse conductrice de Tirésias , Prêtre Thébain son pere. Ce fut aussi à la piété maternelle d'Ocnus que dût son nom cette fameuse Ville , Patrie de Virgile maron , de Jean Mucio Arelli , de Domizio Falconi , du Vicomte Sordello , de la Signora Camilla Valenti , de Balthazar Castiglioni , des Arrivabene , des Calipuli , des Ducs , Princes , Princesses , Cardinaux & autres Poètes illustres de la Souveraine Maison de Gonsague.

„ *Ille etiam patriis agmen ciet Ocnus ab oris* ,

„ *Fatidicæ Mantûs , & Tusci filius Amnis* ,

„ *Qui muros , matrisque dedit tibi , Mantua , nomen.*

[*Publ. Virgil. Aneid. lib. 10. V. 198.*]

Célèbres & rians séjours

Des chastes Sœurs & des Amours,

Là pour surpasser la nature

Se sont réunis les beaux Arts,

Et l'ingénieuse Peinture ,

A sa rivale la Sculpture ,

Semble disputer les regards.

Certain château dont la structure

Etoit charmante à tous égards ;

Palais de Villégiature , ^{13.}

Dont le Carmin ^{14.} & la dorure

Enrichissoient de toutes parts

L'audacieuse Architecture ,

De notre voyageur surpris ,

Fixe les yeux & les pensées :

Bientôt des fatigues passées

Il doit y recevoir le prix ,

Si du maître la confiance

Peut répondre à son espérance.

„ On n'a rien sans le demander ;

^{13.} *Villegiatura*, est un mot de la langue Italienne, qui signifie le temps destiné aux plaisirs de la campagne, les vacances. L'Auteur a cru pouvoir hazarder de le franciser dans un badinage poétique, où il a saisi l'occasion de donner une esquisse des beautés, des mœurs & des expressions de l'Italie:

^{14.} Le Carmin, est le rouge précieux qu'emploient également les peintres à la miniature, & les Dames à réhausser l'éclat de leurs charmes. La poésie se sert avec élégance du nom de cette couleur pour exprimer le rouge le plus brillant en tout genre de peinture. Les coloristes composent un carmin avec le bois de Brésil & l'alun; mais celui qu'ils tirent de la cochenille lui est supérieur.

15. Que puis-je , dit-il , hazarder :
 „ Me présentant avec décence ,
 „ Et par de solides raisons ,
 „ Détruifant les fâcheux foupçons
 „ Que peut inspirer ma présence ?
 „ Le tout eft de bien débiter :
 „ Entrons fans crainte , il faut tenter
 „ De me procurer audience.

Il entre donc en affurance ,
 Mais l'effet trompant fon efpoir ,
 Le Sire , à peine a-t-il fait voir
 Ses oreilles & fon échine ,
 Le mari pour le recevoir
 Se jette fur fa carabine ,
 La femme fur fon pistolet ;
 Le Sigisbé 15. tire un ftilet
 Deux couteaux pointus de cuifine
 De la fervante & du valet
 Arment la droite fanguinaire
 Prête à fondre fur l'animal.
 „ Arrêtez : je ne viens point faire
 „ A qui que ce foit aucun mal ,

15. Sigisbé, terme Italien, dont il feroit difficile de rendre l'idée avec juftesse par une expreffion françoife. Les Italiens nomment Cicisbeo un Cavalier attaché par refpect, & par goût au fervice d'une Dame; c'est celui qui lui fait une cour affidue, qui lui rend tous les jours des devoirs, l'accompagne dans fon carrosse, aux spectacles, aux promenades & aux converfations; fait toujours fa partie; c'est fon Chevalier d'honneur; c'est fon ombre.

„ Leur dit-il , mes vœux au contraire
 „ N'ont d'autre but que la faveur
 „ De pouvoir en ce domicile
 „ De l'illustriſſime Seigneur
 „ Obtenir un heureux aſile :
 „ A m'agréer pour ſerviteur ,
 „ Loin qu'aucun danger il hazarde ,
 „ Je jure , foi de loup d'honneur ,
 „ Que je ferai ſi bonne garde ,
 „ Que du r  nard & du voleur
 „ Plus craint que fourche & hallebarde
 „ Mon nom deviendra la terreur ;
 „ Si je puis    la complaiſance ,
 „ Aux bontés de ſon excellence
 „ Devoir le précieux bonheur
 „ De lui marquer ici le zèle
 „ Le plus vif & le plus fidèle.

Ainſi finit notre orateur

De ſes vertus la kirielle.

„ Si ton intention eſt telle ,

(Répond le maître au voyageur)

„ Eh bien , entre dans cette loge ,

„ Où je veux te faire donner

„ D'auffi friands morceaux qu'un Doge

„ En puiſſe avoir    ſon dîner.

„ Il faut d'abord pour t'  trenner ,

„ Que ma main du collier de l'ordre

„ Des grands Prévôts de basse-cour
 „ De ta gorge orne le contour.
 „ Grand merci d'un pareil atour ,
 (Reprit le loup , n'osant le mordre
 Et s'enfuyant comme un vautour)
 „ Tous mes freres ont trop de haine
 „ Pour ces beaux colliers accrochans ;
 „ Et j'aime mieux la clef des champs ,
 „ Que vos bons mêts & votre chaîne. 16.

Si ce vieux loup avoit été,
 Par un élégant badinage,
 Peinture de la vérité,
 Métamorphosé, 17. transplanté
 De l'état de bête sauvage,
 Dans celui de l'humanité ;
 Peut-être on l'auroit vu moins sage
 Des erreurs de la volupté
 Ou de la folle vanité ,
 Préferer le faux avantage
 Au trésor de la liberté. 18.

16. „ *Regnare nolo liber ut non sim mihi.*
 [Phædri de cane & lupo, fabula 6. lib. 3.]

17. Allusion aux métamorphoses de Louis Patras, de Lucien, de Parthénie de Nicée, d'Ovide, d'Apulée, de Madaure, & de M. de l'Isle de la Drevrétière.

[*Thimon le Mysantrope*, coméd. franç. du nouv. Théât. Ital.]
 18. *Hoc cæleste bonum præterit orbis opes.*



JE' R A G' M JE N S
 D E
L'HONNETE HOMME,
 C O M É D I E.

PREMIER FRAGMENT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

V ive, vive Frontin ! Ariste en bonne foi
 Est trop heureux d'avoir un valet tel que moi.
 Mon réveil par son ordre a devancé l'aurore,
 Tandis qu'en cet hôtel Géronte dort encore;
 Que la jeune Céphise, objet de son amour,
 Dans les bras du sommeil, ignore s'il est jour;
 Et qu'entre deux draps blancs sa gentille Soubrette
 Rit des feux dont mon cœur brûle pour Marinette.
 Il le faut avouer, cette fille a des yeux
 Qui de m'en faire aimer me rendent curieux,
 Des traits dont la douceur pénétrant dans les ames,
 De l'amour le plus tendre y fait naître les flammes,
 Et remplissant mon sein d'un séduisant poison,

Z

A su faire tourner l'esprit à ma raison.
Ainsi l'espoir flatté... d'une espérance vague, ...
Marinette triomphe , & Frontin extravague.
La porte s'ouvre ; on vient : j'apperçois mon
Vainqueur .
Cachons à les regards le trouble de mon cœur.

S C E N E II.

MARINETTE, FRONTIN.

MARINETTE.

Quel est donc ce jargon ? & quelle extravagance !

FRONTIN.

Oh ! rien ; je rassurois mon cœur sur ta présence.

MARINETTE.

Ma présence à ton cœur inspiroit de l'effroi ?

FRONTIN.

J'extravaguois tout seul ; mais dès que je te voi ;
Ma crainte s'évapore , & mon chagrin s'oublie ,
Et la sagesse enfin succede à ma folie.

MARINETTE.

Causons donc sagement.

FRONTIN.

C'est bien dit si tu peux,

MARINETTE.

Moi , je suis toujours sage.

FRONTIN.

Il est vrai ; quand tu veux ,
 Tu le parois du moins ; mais il est assez rare
 Que Marinette donne en ce travers bisarre ;
 Des charmes de l'esprit & des graces du corps
 Trop de raisons par fois énerve les ressorts ;
 Et ton féxe , ...

MARINETTE.

Faquin ! , ...

FRONTIN.

L'Epithète est ...

MARINETTE.

Exquise.

FRONTIN.

Laissons là l'épithète , & parlons de Céphise.

MARINETTE.

J'y consens : que Céphise objet de nos discours
 Puisse aussi nous devoir le prix de ses amours !
 Ton Maître est estimable , amant tendre & fidelle
 Ariste est généreux , Ariste est digne d'elle :
 Tous deux ont des vertus , & sans prévention ,
 Ils méritent tous deux notre protection.

FRONTIN.

Éh bien , protegeons-les : que par nous l'hymenée
 Vienne dès ce jour même unir leur destinée ,

Et que de ses flambeaux par l'amour allumés
La lumière propice à nos cœurs enflammés

MARINETTE.

A nos cœurs enflammés l'épithète est . . .

FRONTIN.

Exquise.

MARINETTE.

Laissons-là l'épithète , & parlons de Céphise.

FRONTIN.

Revenons-y : Frontin le veut de tout son cœur,
Et très-sincèrement desirer son bonheur ,

MARINETTE.

Je le crois ; mais je crains pour elle , & pour Ariste ,
Un obstacle assez fort , & qui pour eux m'attriste.

FRONTIN.

Un obstacle , dis-tu , quel fâcheux contre-temps ,
De leur félicité retardant les instans ,
Pourroit donc empêcher que Céphise , . .

MARINETTE.

Son Pere

Connoît , estime Ariste , au fond le considere ;
Mais Géronte opulent , Financier trop heureux ;
Ne voit qu'avec ennui ces soins officieux ,
Ce noble empressement , cette ardeur , & ce zèle
Qui rend des vrais amis Ariste le modèle ,
Le fleau des méchans , des malheureux l'appui ,

Le contraire en un mot des hommes d'aujourd'hui.

FRONTIN.

Ah ! que me dis-tu là ? mon maître qu'on renomme ,
Seroit assez hardi pour être un honnête homme ,
Plaindre les malheureux , adoucir leur douleur !
Fi donc ce procédé me fait frémir d'horreur.
J'en rougis pour Ariste , & son extravagance . . .
Comment ! à cet excès porter l'impertinence ;
Respecter la vertu ! chérir les indigens !
Oser avoir un cœur à la barbe des gens !
Je prétends s'il est tel , qu'il me mette à la porte :
Il ne mérite pas un valet de ma sorte.

MARINETTE , *pleurant.*

Hélas ! ma maîtresse a la même passion ;
Je n'ai donc qu'à chercher aussi condition.

S C E N E I I I .

CEPHISE MARINETTE. FRONTIN.

CEPHISE.

Tu pleures Marinette ?

MARINETTE.

Il faut bien que je pleure ;
Je vous aime , & je dois quitter cette demeure ;
Je vois à cet effort mon honneur obligé ,
Et je vais à Monsieur demander mon congé.

CEPHISE.

Qui , toi , m'abandonner , ma chere Marinette ?

MARINETTE , *pleurant toujours.*

Avec bien du regret :

CEPHISE.

Quelle raison secrette . . . ?

MARINETTE.

Demandez à Frontin.

CEPHISE.

Il paroît en courroux.

FRONTIN.

Ce n'est pas sans sujet , comment mon maître & vous
En dépit du grand monde , avez la hardiesse
D'avoir des sentimens , de la délicatesse !

MARINETTE , *pleurant toujours.*

En suivant votre exemple , en faisant ce qu'on doit ,
Nous craignons qu'on nous berne , & qu'on nous
montre au doigt.

CEPHISE.

Mais perdez-vous l'esprit avec cette faillie.

MARINETTE , *pleurant toujours.*

La crainte des brocards n'est pas une folie ;
Et ce n'est plus le temps d'avoir la bonne foi ,
La probité , l'honneur , & les rieurs pour foi.

C E P H I S E.

C'en est le temps encor. Dans le siècle où nous
sommes ,

Comme aux siècles passés , il est toujours des hommes
Du mérite opprimé généreux défenseurs ,

Et des cœurs vertueux sublimes protecteurs.

Votre chagrin naïf apprêteroit à rire

Dans une Comédie ou dans une Satyre ;

Tandis qu'un Héraclite avec vous pleurerait ,

Bien plus d'un Démocrite , au Parterre en riroit ;

Et ce rare Tableau , digne de Théophraste ,

Feroit avec nos mœurs un merveilleux contraste.

Pour moi de tous excès redoutant les erreurs ,

Sans vouloir m'affliger , ni rire de vos pleurs ,

Voici tout uniment ce que je vous conseille ,

Buvez , mangez , dormez sur l'une & l'autre oreille ,

Et sans craindre les traits des méchants & des fous ,

Soyez honnêtes gens & tranquillisez-vous.

F R O N T I N.

C'est fort bien dit , ma foi , vive une Demoiselle ,

Vertueuse , prudente , aussi sage que belle ,

Dont les conseils sensés & les soins généreux

Nous tracent des vertus qui nous rendent heureux.

C É P H I S E.

Avant que de louer , Frontin , il faut connoître

Pour être vertueux , c'est peu de le paroître ?

Laisse là mon éloge & dis-moi si ce jour
Doit offrir à mes yeux l'objet de mon amour.

FRONTIN.

Vous le verrez bientôt & vous pouvez m'en croire ,
„ Le Héros n'est pas loin, lorsque l'on voit la gloire.

MARINETTE.

C'est comme à l'opéra.

FRONTIN , à Céphise.

Pardon , c'est abuser . . .

CÉPHISE.

„ Qui ne m'offense pas ne doit point s'excuser.

FRONTIN.

Si vous le permettez , je dirai plus encore.
Ariste est un soleil & Frontin son aurore :
Etoile bienfaisante , annonçant un beau jour ,
Que puissent couronner & l'hymen & l'amour !
Ce sont les tendres vœux de l'astre que j'annonce :
Mon Ambassade est faite. *Il salue Céphise.*

CÉPHISE , lui donnant des Louis.

Et voici ma réponse :

Pour conserver toujours cette aimable gaité ,
Monfieur l'Ambassadeur , buvez à ma fanté.

FRONTIN.

Ces louis sont un prix trop digne de mon zèle .
Et pour les refuser leur empreinte est trop belle.

MARI-

MARINETTE.

Voyons s'ils font de poids

FRONTIN.

Epargne-toi ce soin :

Va, de ton trébuchet Frontin n'a pas besoin. *Il sort.*

MARINETTE.

Ni moi de tes présens.

II. FRAGMENT.

SCENE V.

CÉPHISE.

... Ariste ...

GÉRONTE.

Oui, je le crois d'une probité grande ;
 D'un commerce fort sûr ; sincère , généreux ,
 Tendre pour ses amis , mais trop occupé d'eux.
 Son fol empressement à leur rendre service
 Empêche que jamais de lui-même il jouisse ,
 Et sans cesse on le voit précipiter ses pas
 Pour obliger des gens qui ne l'en pressent pas.
 Au lieu de réfléchir , d'attendre en homme sage
 A s'employer pour lui , que son ami l'engage ;
 Dès qu'un poste vacant pourroit lui convenir ,
 Il se met en campagne , & court pour l'obtenir :

A

Il quitte en étourdi , plaisirs , repas , affaires ,
 Fait , par bonté de cœur , mille efforts téméraires ,
 Demande , presse , obtient & prévient le souhait
 D'un ami qui pour lui n'en auroit pas tant fait ,
 Et qui souvent après met son unique étude
 A payer tant de soins de plus d'ingratitude.
 Ainsi par grandeur d'ame employant son crédit ,
 Sur ses vrais intérêts lui-même il s'étourdit.
 Par cette ambition d'actions glorieuses ,
 Il tarit follement des sources précieuses ,
 Où , si de sa faveur il eût su mieux user ,
 Pour sa propre fortune il auroit pu puiser.

CEPHISE.

Peut-être satisfait de celle qu'il possède
 Méprise-t-il les dons qu'à ses amis il cède ,
 Et n'a pas tant de tort de leur faire du bien
 Pouvant beaucoup pour eux , & ne desirant rien.

GERONTE.

Non : n' imaginez pas que tant d'indifférence
 Puisse servir d'excuse à son extravagance
 Ce n'est point que son cœur exempt des passions
 Connoisse peu le prix de ces possessions ;
 Il en aime l'usage , il a trop de génie ,
 Pour n'en pas estimer la douceur infinie ;
 Mais sans plus réfléchir pour son cœur satisfait ,
 Le plaisir d'obliger est le prix du bienfait.

Sa jeunesse le guide , & trop de pétulance
 L'empêche d'écouter la voix de la prudence ,
 Qui lui devroit souvent mettre devant les yeux ,
 Qu'un homme sensé doit paroître officieux ;
 Mais jamais assez fou pour s'immoler soi-même
 A la félicité des personnes qu'il aime.
 Enfin quand dans le monde on veut représenter
 C'est d'une autre façon qu'il faut se comporter :
 Ariste n'y fauroit faire un bon mariage ,
 Sans s'y faire estimer , en se montrant plus sage ,
 Et prouvant au public , à la Ville , à la Cour ,
 Qu'il fait s'accommoder aux maximes du jour ;
 Songer à s'avancer , à pousser sa fortune ,
 Bannir de tant de soins la recherche importune ,
 Et , s'il desire enfin votre possession ,
 Soumettre à son amour , à son ambition ,
 Des frivoles vertus , dont la morale usée ,
 Des hommes de ce siècle excite la risée.
 C'est à lui d'y songer , & ce n'est qu'à ce prix
 Qu'il peut des gens sensés éviter le mépris.

CEPHISE.

Ah ! pouvez-vous , Mr. , penser que dans cet âge ,
 Des vertus à tel point on méprise l'usage ,
 Que pour avoir un cœur prévenant , généreux ,
 On puisse aux gens sensés devenir odieux ,
 Et que ce soit leur faire une si grande offense
 Qu'oser de la vertu prendre encor la défense ?

GERONTE.

Oui , quand pour contenter ce goût pour la vertu ;
 L'on peut suivre sans honte un sentier plus battu ,
 Et passer dans Paris pour un très - galant homme ,
 Sans marcher sur les pas des vieux héros de Rome :
 Chaque chose a son temps , chaque peuple a ses loix ,
 L'on pense de nos jours autrement qu'autrefois ,
 Et pour moi je soutiens qu'il faut qu'un homme sage
 Sache se conformer aux vertus de son âge ;
 Tout le reste est chimère , & pour trancher le mot ,
 Un parfait honnête homme aujourd'hui n'est qu'un
 sot ,

Qui , suivant la vertu , guidé par le scrupule .
 De tous les sots du temps est le plus ridicule .

CEPHISE.

Je ne l'aurois pas cru : qui s'en feroit douté ?
 Mais vous me l'apprenez , & c'est la vérité.

S C E N E V I.

GERONTE. *seul.*

Je doute qu'elle en soit au fond persuadée ;
 C'est assez qu'une fille ait quelqu'un dans l'idée ,
 Pour que tous ses travers de beaux noms revêtus
 Soient par sa folle amante érigés en vertus.

F I N.

Lefebvre, Philippe

Mélanges De Differentes Pièces De Litterature En Vers Et En Prose Avec L'
Histoire De Mademoiselle De Cerni

Chamberi [u.a.] 1761

Bamberg, Staatsbibliothek -- Bip.L.g.o.126
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11432977-5
VD18 1263896X-001